

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

Les théories contemporaines en ontologie de la race :
Éléments fondamentaux pour comprendre la réalité sociale des races de même que les dimensions
doxastiques et systémiques du racisme

MÉMOIRE PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE DE LA
MAÎTRISE EN PHILOSOPHIE

PAR
MARTIN VALLÉE

10 août 2023

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire, de cette thèse ou de cet essai a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire, de sa thèse ou de son essai.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire, cette thèse ou cet essai. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire, de cette thèse et de son essai requiert son autorisation.

Table des matières

INTRODUCTION.....	3
CHAPITRE 1. LA THÉORIE DU RÉALISME RACIAL DE QUAYSHAWN SPENCER.....	7
1.1- <i>Distinctions préliminaires : Le réalisme racial au sens fort et au sens faible</i>	7
1.2- <i>La théorie du réalisme non essentialiste de Quayshawn Spencer</i>	9
1.3- <i>Les critiques adressées au réalisme racial faible par Évelyne Heyer</i>	14
1.4- <i>Les critiques adressées au réalisme par le philosophe moral et politique Joshua Glasgow</i>	23
CHAPITRE 2 : L'ÉLIMINATIVISME DE LA RACE	24
2.1- <i>L'éliminativisme : une théorie anti-objectiviste</i>	24
2.2- <i>La théorie du scepticisme racial de Kwame Anthony Appiah</i>	25
2.3- <i>La théorie éliminativiste de la philosophe Naomi Zack</i>	27
2.4- <i>La théorie éliminativiste du philosophe Joshua Glasgow</i>	29
2.5- <i>Analyse comparative entre le réalisme racial et l'éliminativisme</i>	32
CHAPITRE 3 : LA THÉORIE DE LA CONSTRUCTION SOCIALE DE LA RACE.....	34
3.1- <i>La construction sociale de la race selon Magali Bessone</i>	34
3.2- <i>La construction sociale de la race selon Charles W. Mills</i>	36
3.2.1- <i>Les Caraïbes comme illustration d'une société structurée racialement</i>	41
3.3- <i>La construction sociale de la race selon Sally Haslanger</i>	45
3.4- <i>Rappel des forces et faiblesses des approches constructiviste, éliminativiste et réaliste</i>	56
CHAPITRE 4 : DES ÉLÉMENTS DE CHARLES MILLS À PROPOS DU RACISME.....	58
4.1.1- <i>Idéologie politique</i>	60
4.1.2- <i>L'ignorance blanche</i>	63
4.2- <i>Critique de la théorie du racisme volitionnel de Jorge Garcia</i>	66
4.3- <i>Racisme systémique</i>	70
CONCLUSION	78
BIBLIOGRAPHIE	82

Introduction

Ce mémoire, au croisement de la philosophie critique de la race et de l'ontologie sociale de la race. Dans ce champ de la philosophie, on étudie l'apparition et l'existence des phénomènes sociaux, ici, l'apparition, la réalité et le statut de la « race ». Se situer sur le terrain philosophique de l'ontologie pour étudier le phénomène de la race, c'est se poser le genre de questions suivantes : Qu'est-ce qu'une race? Les races sont-elles réelles? Si oui, quelle serait leur réalité? À quelles conditions est-il justifiable de soutenir l'existence ou l'inexistence des races? Les groupes racisés existent-ils? Comment des groupes deviennent-ils racisés? En quel sens la race est-elle réelle ou sans objet, voire imaginée? Est-elle socialement construite? Est-elle significative ou négligeable? La race est-elle banale ou tout au contraire est-elle rarement utilisée innocemment?

L'intuition ou hypothèse de départ qui me motivait était qu'il me semblait possible de croire à la réalité biologique des races, sans pour autant être raciste. Autrement dit, les thèses quant à la réalité naturelle des races me semblaient indépendantes des thèses spécifiquement racistes. Après avoir suivi un séminaire entier en philosophie critique de la race à l'automne 2021, cette intuition qui m'avait toujours habité me semblait cependant de moins en moins plausible. En m'engageant dans des recherches de maîtrise, j'ai voulu approfondir ma compréhension des travaux qui permettraient de valider ou invalider cette intuition.

L'itinéraire de cette étude fut relativement simple. Je me suis d'abord intéressé aux travaux actuels les plus sérieux en philosophie de la race et philosophie de la biologie, qui cherchent à soutenir l'existence biologique des races et à défendre la théorie du réalisme racial. C'est cette théorie du réalisme racial que je présente dans la première partie du premier chapitre.

Dans un deuxième temps, je présente de manière succincte les principales critiques qui lui ont été adressées. Lorsque le temps fut venu de comprendre les raisons à partir desquelles un réaliste racial peut

soutenir la réalité biologique des races, l'intuition de départ se fissura d'entrée de jeu : c'est qu'on en vient rapidement à constater le caractère très controversé de la réalité biologique des races dans le champ des recherches en génétique : il semble qu'il n'y ait rien de tel que des « races » sur le plan biologique.

S'il n'y a rien de tel que des races, ne devrait-on pas, alors, éliminer simplement ce mot du vocabulaire, le rayer des dictionnaires? C'est ce que soutiennent les partisans de l'éliminativisme, comme la philosophe Naomi Zack, par exemple. Au deuxième chapitre, je présente la théorie éliminativiste en soulignant, ici aussi, les principaux points faibles et en résumant les critiques qui lui ont été adressées.

Les critiques adressées à l'éliminativisme laissent plusieurs questions en suspens. Bien que les éliminativistes suggèrent de ne plus parler des races, de ne plus penser les humains ou les sociétés humaines à travers ces termes, à travers ces races biologiquement irréelles (telles que les « Noirs », les « Blancs »), comment comprendre leur impact sur les minorités qui vivent du racisme? Comme questionnait le philosophe et spécialiste du racisme Étienne Balibar, peut-il y avoir du racisme sans « race »?

Tel que décrit par la sociologue féministe française Collette Guillaumin dès 1981, il apparaît comme une évidence que les races, si elles n'ont pas une réalité biologique, ont néanmoins une réalité sociologique :

Que la race soit un "fait de nature" ou pas, qu'elle soit un "fait mental" ou pas, elle est aujourd'hui [...] une réalité juridique, politique, historiquement inscrite dans les faits, et qui joue un rôle effectif et contraignant dans les sociétés concernées. [...] Nier son existence, comme tentent de le faire les sciences de l'homme, sociales puis naturelles, nier son existence de *catégorie empiriquement valide* est une chose – vraie – qui ne supprime en rien la réalité étatique et la réalité sociale de cette catégorie, qui ne supprime en rien le fait que si elle n'est pas empiriquement valide, elle est pourtant *empiriquement effective*. C'est très exactement la réalité de la "race". [...] *Non* certes, elle n'est pas ce qu'on dit qu'elle est, *mais* elle est néanmoins la plus tangible, réelle, brutale, des réalités. (Solène Brun, 2022)

À ce stade de ma recherche, il devenait nécessaire d'intégrer à mon intuition de départ un élément sociologique, non biologique, afin de déterminer *s'il pouvait y avoir des usages non racistes de la race*. C'est à cette question que je consacre le chapitre trois, intitulé « Le constructivisme social de la race », dans lequel je présente la théorie de la construction sociale de la race. La compréhension de cette théorie

nous permet de mieux nous situer dans le débat philosophique au sujet des usages possibles, notamment de l'usage critique possible, de la notion de race.

Si les chapitres un et deux m'auront permis d'infirmer l'hypothèse qui soutient la réalité biologique des races, le chapitre trois m'amènera à infirmer l'hypothèse qui soutient l'irréalité sociologique des races. Si les races n'ont pas de réalité biologique (contrairement à ce que soutiennent les partisans du réalisme racial), elles ont néanmoins une réalité socialement construite (comme le soutiennent les partisans du constructivisme). En ce sens, nous ne devrions pas « éliminer » l'usage du mot « race » comme le suggèrent les partisans de l'éliminativisme, mais le réorienter vers un usage critique, visant à nommer, critiquer et éliminer le racisme.

C'est précisément ce que je cherche à présenter au chapitre trois de ce mémoire qui, je l'espère, pourra apporter une contribution au projet entrepris par plusieurs militant.e.s antiracistes et chercheur.e.s universitaires et qui consiste à (1) critiquer la mise en place d'une politique insensible à la couleur (*colorblind*) pour (2) défendre des mesures sociales et politiques qui ciblent la race (comprise comme construction sociale). Dans la lignée de ce que proposent par exemple Solène Brun et Patrick Simon dans leurs travaux communs, j'avancerai que les politiques insensibles à la couleur sont impuissantes à lutter contre le racisme. Il nous faut plutôt mettre de l'avant la valorisation d'un

usage critique (c'est-à-dire *non raciste*) du concept de race. Nous considérons que, comme dans le cas de la domination sexiste, il est nécessaire de considérer au sujet du racisme que la production de catégories est partie intégrante des processus de domination mais qu'on ne saurait, sous peine d'invisibiliser ces mêmes processus, les analyser sans en reprendre les catégories. À ce titre, il nous paraît à la fois possible et souhaitable de considérer l'utilisation de l'adjectif « racial » comme moyen de qualifier les assignations, positions, appartenances, hiérarchies, inégalités, etc., fondées sur une logique racialisante, et celui du substantif « race » comme désignant le rapport social qui en est à l'origine. (Solène Brun, 2022)

Alors que le chapitre trois présente les raisons pour lesquelles, historiquement et sociologiquement, race et racisme ont été intimement liés, voire inséparables, le chapitre quatre consiste à passer de l'étude des races à l'étude des racismes. Pour y parvenir, j'étudie des articles de Charles W. Mills et un livre primé de Sally Haslanger, intitulé *Resisting Reality, Social Construction and Social Critique*.

Il fallait de toute évidence étudier les différentes approches du racisme en philosophie, afin d'avoir sous la main les différents critères à partir desquels il est légitime de juger une société, un individu, ou en l'occurrence, une croyance comme « racistes ». L'œuvre de Charles W. Mills s'est alors imposée comme la plus influente et la plus prometteuse des théories du racisme, dans la mesure où elle permet de comprendre les trois dimensions généralement vues comme les composantes essentielles du racisme, soit son aspect doxastique (croyance), volitionnel (émotion) et systémique (organisation sociale/institution). Elle est aussi la plus convaincante, à mon avis, pour soutenir l'idée selon laquelle le racisme est d'abord systémique, en dépit du fait que ce phénomène éminemment social soit parfois aussi, mais pas toujours, une affaire d'intentions individuelles malveillantes ou de croyances essentialistes.

Chapitre 1. La théorie du réalisme racial de Quayshawn Spencer

Suivant le philosophe politique de la race et du racisme Charles Mills, on peut distinguer deux grandes positions ontologiques au sujet de la signification de la race. À un premier bout du spectre se trouve l'objectivisme et, à l'autre bout, l'anti-objectivisme. Les objectivistes soutiennent que les races existent, ont une réalité objective (qui est socialement construite selon les constructivistes et qui est naturelle-biologique selon les réalistes), tandis qu'elles sont irréelles aux yeux des anti-objectivistes. Ce premier chapitre présente la théorie du réalisme au sens faible la plus influente à l'heure actuelle, soit celle de Quayshawn Spencer (il s'agit d'une théorie qui relève de l'objectivisme) et la place en discussion, au deuxième chapitre, avec l'éliminativisme (il s'agit d'une théorie qui relève de l'anti-objectivisme). Plus précisément, j'étudierai deux articles de Quayshawn Spencer dans lesquels il tente de démontrer qu'il y a une similarité entre le sens commun et le sens scientifique du terme « race ». Le réalisme racial (faible et non essentialiste) contemporain sera ensuite mis à l'épreuve, en résumant les critiques que lui adressent Évelyne Meyer, Charles Mills, et Joshua Glasgow. Le constructivisme social de la race sera présenté et discuté au chapitre 3.

1.1- Distinctions préliminaires : Le réalisme racial au sens fort et au sens faible

Le réalisme racial est une école de pensée selon laquelle les races existent. On peut distinguer deux types de réalisme: le réalisme racial au sens fort et le réalisme racial au sens faible.

Dans son ouvrage phare *Blackness Visible: Essays on Philosophy and Race*, paru en 1998, le philosophe Charles Mills soutient que l'ontologie de la race est une discipline qui peut nous aider à comprendre de quelle manière la race est ou n'est pas réelle. Il y définit le réalisme racial de la manière qui suit : en distinguant le réalisme racial au sens faible (les races sont des genres naturels qui entraînent des différences superficielles sur le plan phénotypique) du réalisme racial au sens fort (les différences raciales sont réelles et se traduisent non seulement par des différences sur le plan phénotypique mais

également sur le plan des caractéristiques morales, intellectuelles et spirituelles). Suivant le réalisme racial au sens fort, il existe quelque chose comme des « essences raciales ». Mills écrit :

A "racial realist" in the most minimal sense will be somebody who thinks it is objectively the case - independent of human belief - that there are natural human races; in other words, that races are natural kinds (*les races sont des genres naturels*). In the stronger, more interesting sense, a racial realist will also believe that the differences between races are not confined to the superficial morphological characteristics of skin color, hair type, and facial features, but extend to significant moral, intellectual, characterological, and spiritual characteristics also, that there are racial essences. (Mills, 1998, p. 45)

Historiquement, depuis la Modernité, presque tous les défenseurs du réalisme racial, depuis le suédois Carl von Linné (1741-1783) jusqu'au prussien Emmanuel Kant (1724-1804), comptaient parmi les réalistes au sens fort. Ils pensaient et soutenaient que des essences humaines existaient, et qu'elles n'avaient pas toutes une égale valeur : certaines étaient supérieures et d'autres inférieures. Ces essences, selon eux, se manifestaient principalement par l'apparence corporelle d'une personne (ce qu'on appelle aussi le phénotype). Ils pensaient que l'apparence physique témoignait de son caractère moral : plusieurs naturalistes croyaient que la blancheur d'une personne indiquait sa supériorité sur le plan intellectuel ou/et moral ; il est Blanc, donc il apprend vite et il est vaillant, par exemple.

Qu'ils soient généticiens ou biologistes, plus aucun réaliste contemporain ne l'est au sens fort. En effet, il y a un consensus général sur le fait qu'il n'y a aucune corrélation entre l'apparence et le caractère moral d'une personne : sur le plan génétique par exemple, sur 20 000 gènes, seulement quelques-uns déterminent la couleur de la peau d'un humain, et aucun ne détermine notre caractère moral.

Les réalistes au sens fort sont aussi des partisans d'une autre doctrine, nommée l'essentialisme. Les essentialistes croient que la nature d'un humain est déterminée par une essence composée de caractéristiques innées (donc qui n'ont pas été acquises par des déterminants socioculturels, comme les normes d'une éducation, d'un programme scolaire, d'un système politique ou économique). Selon les réalistes au sens fort et essentialistes, la race d'un humain, comme être Blanc, pourrait être une essence qui détermine sa supériorité sur le plan intellectuel ou moral. Ils pourraient croire que, généralement, les « Blancs » sont par essence, par nature, plus doués ou plus talentueux que les humains « non Blancs ».

Autrement dit, ils pourraient croire que les Blancs forment une race supérieure déterminée par une essence ou une nature qui les destinent à gouverner d'autres races naturellement inférieures. Il faut le rappeler et le souligner, aucun réaliste contemporain étudié dans ce mémoire n'est un essentialiste ou un réaliste au sens fort.

Métaphoriquement, un réaliste racial compare les races aux atomes : « *on a longtemps pensé que l'atome était la plus petite particule indivisible, mais on sait désormais qu'un atome comporte des parties* » (Bessone, 2015, p. 106). On a longtemps pensé que la race déterminait une apparence naturelle révélant et hiérarchisant le caractère naturel d'une essence humaine, mais on sait désormais que la race n'est qu'une apparence artificielle (catégorie de l'esprit construite scientifiquement) témoignant de l'ascendance géographique des humains lorsqu'ils migrèrent pour coloniser la planète à partir de l'Afrique il y a près de 200 000 ans.

Les réalistes à l'étude dans ce mémoire le sont *au sens faible et non essentialiste*. En effet, ils croient que les talents ou les forces de caractère d'une personne ne sont pas innées. Au contraire, ils sont construits par les déterminants socioculturels qui structurent les relations interpersonnelles d'une famille, d'un travail ou d'une école.

1.2- La théorie du réalisme non essentialiste de Quayshawn Spencer

Nous verrons que, parmi les spécialistes du réalisme racial, de profonds désaccords minimisent la possibilité d'un consensus scientifique au sujet de la réalité, ou non, du concept de « race ». Sous cet angle, le but est de comprendre leurs désaccords et, s'il s'avère y en avoir quelques-uns, des points qui font consensus.

Quayshawn Spencer, professeur à l'Université de Pennsylvanie, est un spécialiste de philosophie des sciences, de philosophie de la biologie et de philosophie de la race. Il est reconnu notamment pour deux de ses articles très influents, publiés en 2018, respectivement intitulés « Racial Realism I: Are

Biological Races Real? » et « Racial Realism II: Are Folk Races Real? ». Il est également l'un des quatre contributeurs (avec Sally Haslanger, Chike Jeffers et Joshua Glasgow) de l'ouvrage important *What Is Race? Four Philosophical Views* (2019, Oxford University Press).

Cette section présente la théorie de ce philosophe contemporain du réalisme racial biologique qui soutient que les « races » biologique existent, qu'elles ont une réalité pouvant être observée, prouvée, qu'elles ne sont pas sans objet, sans référent dans la réalité. Cependant, il importe de resouligner que Quayshawn Spencer est un réaliste au sens faible, non pas au sens fort. Le réalisme au sens faible, non-essentialiste, dont se revendique Spencer, présuppose que la race ne détermine rien de plus que l'apparence et certaines prédispositions biologiques, et ne nous dit rien au sujet des capacités morales ou intellectuelles de la personne.

Dans son premier article « Racial Realism I », Spencer résume ce que signifie le réalisme racial pour les métaphysiciens de la race. Dans son deuxième article, il résume ce que cette doctrine signifie lorsqu'elle tente un rapprochement entre, d'un côté, le réalisme au sens scientifique du concept « race », tel qu'étudié et défini par des biologistes ou des généticiens, et de l'autre côté, le sens commun du mot « race », tel qu'utilisé et compris dans le langage courant. Sa thèse consiste alors à dire qu'il y a une similarité entre le sens commun et le sens scientifique du terme « race ».

Dans son premier article, il défend l'idée que « *the strongest arguments for the biological reality of race in a biological use of "race" come from Pigliucci, Kaplan, and others on behalf of the ecotypic¹ race.* » (Spencer, 2018, p. 9). Pour eux, « *in ecology (the study of interactions among living things), "race" is sometimes used as a synonym for "ecotype" [...] "fair-skinned people" as an example of an ecotypic race in the human species* » (Spencer, 2018, pp. 7-8).

¹ Un écotype est parfois appelé sous-espèce, C'est une variété, un individu ou population génétiquement distincte, d'une espèce donnée qui présente des caractéristiques adaptées à des habitats différents. Les caractéristiques propres à l'écotype sont toujours héréditaires.

Pour démontrer la crédibilité du réalisme racial, Spencer termine son article en citant les travaux de l'anthropologue, paléobiologiste et spécialiste de l'évolution des couleurs de peau à la Penn State University, Nia Jablonski. Selon cette dernière, la peau légèrement pigmentée est une adaptation d'un groupe de l'espèce humaine. En effet, il s'avère que, pour les humains survivant dans des environnements peu ensoleillés où l'ultraviolet B (UVB) est faible, la peau légèrement pigmentée facilite la survie individuelle, ce qui favorise par conséquent la reproduction de l'espèce. Cette adaptation permet aux cellules d'une peau claire de produire plus de vitamine D3 qu'une peau foncée ou fortement pigmentée : « *Thus, over time, lightly pigmented skin spread widely among people residing in low UVB sunlight environments as an adaptation for survival* (Jablonski & Chaplin, 2000, 74). » (Spencer, 2018, p. 8).

Dans son deuxième article, Spencer défend l'idée que « we already know that the statistically significant genetic clusters [...] are biologically significant because we have a causal explanation for how they arose. » (Spencer, 2018, p. 10). Cette explication est le mouvement des populations humaines à partir de l'Afrique, lorsque l'humanité se dispersa sur la planète il y a environ 200 000 ans. Au terme de ce second article, Spencer conclut que même la plus éminente constructiviste, Haslanger, n'a pu exclure définitivement son némésis, soit cette idée rivale très sérieuse :

what "race" means in its dominant American English usage is a biological thing that is evidenced as biologically real, at least partly, by Rosenberg et al.'s (2002) results. After all, human geneticists are able to predict US adults' self-reported folk races (esp. Asian, Black, and White) with a stunning 98.8–99.9% accuracy using only human continental population membership as background knowledge (Tang, Quertermous, et al., 2005, 271; Guo et al., 2014, 153) (Spencer, 2018, p. 11)

Ceci étant dit, le raisonnement réaliste de Spencer est encore peu convaincant, car il n'est pas expliqué en quoi une variation de la couleur de la peau est un déterminant biologique suffisamment crédible pour différencier les individus de l'espèce humaine selon le concept de « race ». Pourquoi le concept de « race » devrait-il être utilisé lorsque les biologistes parlent de sous-espèce ou d'écotype? En effet, l'un des arguments de Spencer pour défendre son réalisme racial est de soutenir que la « race » est importante pour calculer le risque d'une personne d'être née avec une maladie génétique : « [...] *both Neil Risch et al.*

(2002) and Esteban Burchard et al. (2003) have argued that the racial scheme used on the "2000 US Census" is relevant to studying and treating human genetic diseases [...] » (2019, p. 77)² Comme l'a précisé Évelyne Heyer, cependant, ces généticiens devraient plutôt remplacer leur concept de « race » par celui de population. Spencer ne fournit d'ailleurs pas, dans les articles consultés, une définition, aussi minimale soit-elle, de ce qu'il entend par « race ».

Un deuxième argument de Spencer consiste à souligner que les généticiens peuvent prédire sans voir une personne, en n'analysant que son génome, la « race » à laquelle elle s'identifie. Spencer soulève un fait étonnant à ce sujet : aux États-Unis, le gouvernement utilise entre autres la « race » pour recenser et identifier ses citoyens. Par un formulaire, le Bureau du recensement demande aux résidents la « race » ou les « races » à laquelle ou auxquelles ils s'identifient le mieux. Les Étatsuniens peuvent s'identifier à cinq « races » : Indiens d'Amérique, Asiatiques, Noirs, Insulaires du Pacifique ou Blancs. Lors du recensement de 2010, 94% autodéclarèrent être héréditaires d'une ou plusieurs de ces cinq « races », tandis que seulement 6% s'autodéclarèrent appartenir à une autre « race ». Par ailleurs, lorsque les Étatsuniens postulent à une université ou à un emploi, et lorsqu'ils demandent un certificat de naissance ou un prêt hypothécaire, il n'est pas rare qu'ils choisissent leur « race » parmi les choix de réponses du formulaire. Spencer souligne que l'écrasante majorité des Étatsuniens déclarent ainsi eux-mêmes appartenir à l'une ou plusieurs de ces cinq « races ».

Spencer souligne également que, selon la théorie la plus largement acceptée de l'évolution des populations humaines, d'une part les hominidés avaient tous la peau foncée, d'autre part les humains descendent tous d'une seule population d'environ 1000 personnes qui résidaient en Afrique de l'Est il y a

² « N'importe qui peut être atteint d'anémie falciforme. La maladie est cependant plus courante chez les personnes originaires de l'Afrique, de la Méditerranée, des Caraïbes, du Moyen-Orient et de certaines régions de l'Inde et de l'Amérique du Sud. » (<https://www.quebec.ca/sante/problemes-de-sante/a-z/anemie-falciforme>) « La maladie de Tay-Sachs a une transmission sous le mode autosomal récessif, et se retrouve dans certaines communautés: les Juifs Ashkénazes, les Canadiens français, les Cajuns de Louisiane. On retrouve dans ces populations un porteur du gène pour 27 individus, alors que dans les populations autres, la fréquence est d'un pour 250. Il y a donc un risque multiplié par 10 de voir apparaître la maladie. » (<https://www.snof.org/encyclopedie/maladie-de-tay-sachs>)

environ 300 000 ans. Spencer se réfère à une étude historique de Noah Rosenberg pour démontrer que l'humanité peut se subdiviser en cinq niveaux de structure génétique. Au cours de l'histoire du mouvement des populations où l'humanité s'est dispersée partout autour du globe à partir de l'Afrique, plusieurs généticiens ont des raisons suffisantes de penser que ces cinq « races » structurées génétiquement furent causées par des structures environnementales (les océans, l'Himalaya et le Sahara) qui empêchaient le métissage de ces cinq populations évoluant ainsi de manière isolée. Pour faciliter la compréhension, Spencer dénomme cinq populations continentales : Africains, Asiatiques de l'Est, Eurasiens, Amérindiens et Océaniens. Étonnamment, des études démontrent que les généticiens peuvent prédire avec exactitude la race unique à laquelle les étatsuniens s'identifient lors des recensements.

...looking at just the subjects who reported a single race (which was 1,773 subjects) and using only structure and a sample of each subject's genome, the authors were able to predict each subject's race with 98.8% accuracy (Guo et al. 2014, 153). While this is an amazing feat, Guo et al.'s result is not unique. Hua Tang et al. (2005, 271) were able to predict the self-reported OMB race of 2,657 US adults with 99.8% accuracy using primary human continental population membership alone. (2019, p. 102)

Il est capital ici de préciser que l'argumentation de Spencer peut être subdivisée selon les deux côtés d'une même pièce : du côté pile, l'espèce humaine se subdivise en catégories biologiques réelles, et, du côté face, ces mêmes catégories sont ce qui est désigné par le concept ordinaire de « race ». Sous cet angle, l'argument du recensement soutient le côté pile développé par des biologistes ou généticiens, tout en renforçant le côté face du discours ordinaire, soit ce qu'on entend généralement et culturellement lorsque des personnes parlent de « races ». Autrement dit, l'argument de la prédiction par des généticiens de la « race » unique à laquelle un citoyen américain s'auto-identifie lorsqu'il est sommé de le faire, c'est un argument qui défend l'idée que le concept ordinaire de « race » qu'utilise un citoyen pour s'identifier est biologiquement réel.

Cependant, encore une fois, l'argument éclipse la question fondamentale suivante : pourquoi de telles catégorisations justifieraient-elles pour autant le recours au concept de « races », plutôt que d'autres concepts concurrents comme le concept de population? L'illusion est forte, car cet argument est

constitué de deux sophismes : d'une part, l'appel à la majorité, car il soutient que la majorité des Étatsuniens s'identifie à une race, malgré qu'elle pourrait logiquement avoir tort. La majorité des Étatsuniens peuvent s'auto-identifier à des « races » lorsqu'on leur demande de le faire, mais tout en ayant tort de penser que ces « races » sont biologiquement réelles ; d'autre part, l'appel à deux autorités, car il soutient que l'identification raciale du formulaire de l'OMB émane d'une autorité politique, et que la prédiction de cette identification raciale émane d'une autorité scientifique, malgré qu'elles pourraient toutes deux avoir tort. Malgré leur autorité, les politiciens pourraient avoir tort d'imposer une identification raciale dans leur formulaire. Les généticiens prétendent prédire les « races » auxquelles s'autodéclarent les Étatsuniens, sans pour autant au préalable prouver hors de tout doute raisonnable que les « races » ont une réalité biologique.

Par conséquent, l'argument de Spencer ne prouve pas de manière convaincante que les « races » sont réelles. Il nous amène plutôt à comprendre la migration des populations humaines. Néanmoins, un débat fait rage actuellement en biologie et en génétique sur l'irréalité ou non du concept de « race ». Le but du présent chapitre est justement d'y voir plus clair.

1.3- Les critiques adressées au réalisme racial faible par Évelyne Heyer

Néanmoins, puisqu'un réaliste comme Spencer pense dans une perspective génétique et biologique, il est frappant de confronter sa croyance en la réalité de la « race » avec la définition minimale que donne l'une de ses rivales, la professeure à Lyon 1, Évelyne Heyer, biologiste et professeure en génétique des populations. Selon elle, « *sur le plan biologique, ce qui existe, ce sont des lignées, plus ou moins incomplètement isolées. Nous les appelons "races", variétés ou espèces en fonction de critères flous. Les "races" n'existent donc pas en tant que telles, non plus que les espèces.* » (Évelyne Heyer, 2020, p. 13).

Culturellement et historiquement, elle précise que le développement des connaissances au sujet de la diversité (races, espèces, genre...) du vivant a toujours été associée à une hiérarchie. La

hiérarchisation des « races » a suscité tant d'horreurs qu'il est quasiment impossible, selon elle, de continuer à parler scientifiquement du concept de « races » parmi les humains. Le concept de race a été utilisé pour « prouver » la supériorité de la « race » blanche, et pour justifier l'infériorisation des autres « races », dont principalement les indigènes d'Amérique et d'Afrique qui ont été colonisés. D'ailleurs, encore aujourd'hui elle mentionne que trop de groupes fascistes et idéologiques récupèrent politiquement, et de manière malveillante, une partie de ce discours scientifique.

Contrairement à Spencer, elle conclut donc que « de nombreux biologistes ont donc pris le parti de ne plus parler de "races" mais de populations. Car il est évident que l'espèce humaine n'est pas parfaitement homogène. Des populations éloignées sont différentes génétiquement pour diverses raisons. » (Évelyne Heyer, 2020, p. 14). D'une part, au cours de leur histoire migratoire respective, deux populations se reproduisant séparément et s'adaptant à deux environnements distincts vont progressivement se différencier génétiquement. Pour démontrer ce principe, Heyer fait valoir, elle aussi, le fait que les ultraviolets du rayonnement solaire intense stimulent la production de mélanine afin d'assombrir et d'ainsi protéger la peau, les cheveux, les yeux, etc.

D'autre part, les évolutions des moyens de transport, des moyens de communication et de l'éducation ont facilité les migrations et les mélanges de populations. Les différences séparant ces dernières s'effaceront peu à peu pour faire place aux métissages. D'ailleurs, en ce sens, Heyer précise aussi que les populations humaines ne sont pas et ne seront jamais des « espèces naissantes » au sens où l'entendait Charles Darwin. Les humains forment et formeront *une espèce sans race*. L'expression commune de « race humaine » est en ce sens une contradiction dans les termes.

Sous un autre angle, selon un article du *National Géographique*, certains généticiens comme Craig Venter considèrent que les « races » n'existent pas, parce que le séquençage du génome démontre que tous les humains sont très proches, quasiment identiques, que tous ont pratiquement la même collection

de gènes. De plus, les scientifiques s'entendent pour dire que cette grande proximité génétique est due au fait que les humains sont tous des Africains à l'origine, parce que les fossiles les plus récents découverts au Maroc suggèrent que les traits anatomiques de notre espèce *Homo sapiens sapiens* ont émergé il y a 300 000 ans. Les premiers humains ont demeuré en Afrique pendant 200 000 ans, avant de se déplacer en groupes vers d'autres environnements, continents, en s'éloignant et en s'isolant³.

Néanmoins, selon le philosophe et historien des idées Pierre-André Taguieff, cette idée provenant entre autres des travaux du généticien Craig Venter est « *l'argument scientifique le plus souvent avancé, depuis le début des années 2000, pour démontrer la désuétude de la notion de "race humaine"*. » (Taguieff, 2016, p. 26).

En 2000, lors d'un événement à la Maison Blanche, au mois de juin⁴, étaient rassemblés le président Bill Clinton, le premier ministre Tony Blair d'Angleterre (via satellite), et deux grands généticiens : Craig Venter, président de la société privée Celera, et le rival de ce dernier, Francis S. Collins, directeur du National Human Genome Research Institute (institut public). Lors de ce congrès, Venter exprima l'idée suivante, que Taguieff résume comme suit :

Si les minuscules différences que l'analyse du génome humain a permis de détecter (0,1% d'ADN variable entre individus) ne constituent pas de démarcations nettes, alors on peut conclure que "la variation génétique tend à se répartir selon un continuum", rendant impossible toute distinction entre des groupes dits "raciaux". (Taguieff, 2016, p. 26)

Autrement dit, deux personnes prises au hasard sur la planète ne diffèrent que de 0,1%, ou se ressemblent à 99,9%. Selon Francis S. Collins, ce 0,1% restant code probablement des variations comme la couleur de la peau. L'auteur souligne cependant que d'autres interprétations sont possibles : par exemple, Bertrand Jordan (un biologiste moléculaire français et auteur de nombreux ouvrages sur la génétique, dont *L'Humanité au pluriel. La génétique et la question des races.*) précise qu'un taux de variation de 0,1%

³ <https://www.nationalgeographic.fr/sciences/quand-les-geneticiciens-ont-mis-fin-au-concept-de-races-humaines>

⁴ <https://www.genome.gov/10001356/june-2000-white-house-event>

correspond à trois millions de différences réparties au sein de trois milliards de bases que contient notre ADN, et que cette variation de 0,1% « *pourrait suffire à séparer notre espèce en variétés bien distinctes.* » (Taguieff, 2016, p. 26)

Sous cette perspective génétique, comme l'a fait Spencer, l'auteur de l'article rappelle que seulement près de 1% de la génétique humaine est différente de celle d'un chimpanzé. Malgré ce faible écart quantitatif entre ces deux ordres de mammifère, il y a de toute évidence une grande variation qualitative qui sépare ces primates des homo sapiens. Taguieff pense que « *sur la seule base de l'argument du "0,1%", non interprété, on ne peut pas fonder sérieusement la thèse de la non-existence de groupes "raciaux" au sein de l'espèce humaine. C'est là simplifier à outrance la question.* » (Taguieff, 2016, p. 27) Concernant la réalité ou l'inexistence des « races », Taguieff résume donc avec lucidité que la question semble toujours débattue parmi les généticiens et les biologistes. Dans le combat des humains contre le racisme, l'auteur pense que « *l'emploi du mot "race" devrait relever de la liberté de choix des locuteurs ordinaires comme des auteurs réputés savants, à la seule condition que ces derniers prennent soin de définir ce qu'ils entendent par ce mot.* » (Taguieff, 2016, p. 37).

Contrairement à Taguieff ou certains réalistes raciaux à la Spencer, d'autres chercheurs considèrent que les connaissances actuelles en génétique permettent au contraire de soutenir avec certitude que les races sont irréelles, qu'elles n'existent pas, qu'elles ne sont que des constructions sociales qui façonnent nos consciences et ont des impacts sur les plans historiques, psychologiques et sociologiques.

En 2003, des généticiens ont programmé une nouvelle méthode d'analyse des différences et ressemblances entre les génomes humains dispersés partout sur la terre. C'est la méthode statistique du *clustering*, signifiant grappe. Elle permet le regroupement de milliers d'ADN en fonction de leur degré de similitude. Elle peut différencier les grappes d'ADN qui se ressemblent le plus de celles qui se différencient le plus. Elle fonctionne avec un algorithme non supervisé, au sens où l'algorithme ne différencie des

groupes d'ADN qu'en fonction de leur différence ou ressemblance. Il n'y a pas d'autres hypothèses sur les comparaisons probables d'ADN que la commande d'identifier un nombre X de grappes d'ADN en fonction des leurs différences ou ressemblances formelles. Cette méthode permet d'avoir des informations sur les relations entre les ADN, leur distance (degré de différence ou de similitude), sans pour autant traiter de leur nature et de leur signification⁵.

Autrement dit, le lien analysé entre deux grappes d'ADN ne fait référence qu'à leur différence ou similitude. La méthode consiste à comparer des milliers d'ADN d'humains génétiquement similaires à 99,9%. Le programme peut donc les comparer, et identifier parmi plusieurs possibilités celle où les différences seront les plus grandes, afin d'identifier la possibilité où la séparation d'un groupe en deux serait la plus grande. Le programme peut les comparer et identifier cinq groupes d'ADN, où deux de ces groupes rapprochés auraient un génome semblable, comparativement à deux autres groupes éloignés ayant un génome plutôt différent. Lorsqu'il compare leur ADN, le programme génétique ne tient aucunement compte de l'origine géographique des individus. Il ne fait qu'identifier les groupes les plus différents de ceux qui sont les plus semblables. Étonnamment, lorsqu'on demande à la machine d'identifier les cinq groupes humains ayant le plus de différences génétiques, ses conclusions confirment l'ascendance géographique liée aux mouvements de population à partir de l'Afrique, car son programme classe l'humanité selon cinq continents planétaires : l'Afrique, l'Eurasie, l'Asie de l'Est, l'Océanie et l'Amérique. Ainsi, puisque chaque humain porte en ses gènes l'histoire du mouvement migratoire des populations humaines, une personne peut faire analyser son sang et connaître ses multiples ascendances géographiques : par exemple, 10% d'origine africaine, 20% d'origine européenne, 30% d'origine asiatique et 40% d'origine autochtone. La scientifique Heyer précise ceci pour évidemment empêcher toutes récupérations politiques, car cette infime différence est souvent récupérée scientifiquement pour

⁵ Cette explication vulgarisée fut possible grâce à un texte paraphrasé du site suivant : (<https://www.qualtrics.com/fr/gestion-de-l-experience/etude-marche/analyse-cluster/>)

expliquer, ou pire justifier politiquement, des inégalités humaines en les hiérarchisant en de supposées « races ».

Heyer se demande s'il n'y a que l'histoire de la migration terrienne qui explique cette diversité génétique entre les humains. En appliquant la méthode *cluster* pour regrouper les humains d'Angleterre, selon leurs différences et ressemblances, une fine analyse permet d'observer que des déterminants culturels sont aussi, sinon plus responsables de la diversité génétique, au sens où historiquement, des groupes endogamiques se sont formés en raison d'affinités culturelles. Le logiciel regroupe donc des personnes qui s'aiment, et fondent donc un couple, ou une famille, parce qu'ils sont culturellement complices, au sens où ils se reconnaissent dans les mœurs et coutumes qu'ils partagent, telles des fêtes du calendrier leur rappelant leur histoire, ou leur religion communes, etc. Par exemple, les Cornwall préfèrent se marier entre eux. Ils préfèrent ne pas se mélanger aux Devon qui en font tout autant.

Heyer précise que cette réalité génétique déterminée *par la culture* permet d'une part de *renverser le réalisme racial essentialiste* selon lequel le caractère supérieur d'une personne serait déterminé par un avantage biologique lié à sa « race », et elle permet d'autre part d'affaiblir le réalisme racial, car sous cet angle novateur il semble démesuré ou négligeable d'accorder une importance à l'ascendance géographique. Comme c'est le cas dans l'exemple de l'Angleterre, plusieurs observations génétiques démontrent en effet que les différences culturelles déterminent davantage les variations génétiques que ne le feraient les différences environnementales ou biologiques. Pour citer un autre exemple renforçant la lecture de Heyer, en comparant des populations d'éleveurs, de nomades et d'agriculteurs en Asie centrale, la méthode *cluster* regroupe ces populations en fonction de leur langue, de leur organisation sociale et de leur alimentation.

Heyer enchaîne avec le fameux gradient de la couleur de la peau des humains. Elle souligne qu'il s'est graduellement ancré dans nos gènes par la sélection naturelle, car le continuum des variations, allant de

peaux claires à celles plutôt foncées, correspond à la latitude déterminant le climat chaud ou froid des environnements auxquels l'humanité s'est adaptée.

Pour étayer son propos selon lequel les cultures déterminent plus nos infimes variations génétiques que nos environnements naturels, Heyer précise que sur 20 000 gènes, la couleur de la peau n'est génétiquement déterminée que par une dizaine. Ironiquement et historiquement, pour justifier les esclavages et les génocides à partir de l'apparence, dont principalement la couleur de la peau, les racistes racistes (un raciste est un penseur qui croit en l'existence de différentes races humaines et que ces dernières auraient un impact sur les capacités et les traits de caractère des gens) ont échafaudé une typologie essentialiste qui n'avait finalement, comme ancrage scientifique, comme fondement supposé biologique, qu'un pouillème du génome humain. La génétique autorise, selon Heyer, quelques conclusions raisonnables :

- 1- Les populations humaines présentent trop peu de différences génétiques entre elles pour justifier la notion de « races », mais à partir de ces différences on peut néanmoins retracer les origines géographiques des individus.
- 2- La notion de « race », en ce qu'elle sous-entend des catégories étanches, n'est pas appropriée pour décrire la diversité génétique de notre espèce, dont l'histoire est faite de migrations et de mélanges.
- 3- Une infime partie de notre diversité génétique est le résultat d'adaptations aux environnements qui expliquent des différences comme celles de la couleur de la peau.
- 4- L'impact de la culture sur la diversité génétique remet en cause l'essentialisation.
- 5- C'est la valeur morale ou idéologique attribuée par certains à cette diversité génétique qui fonde le racisme. En poussant le propos à l'extrême, même si nous n'avions trouvé que des différences génétiques extrêmement faibles qui ne collent qu'aux continents explorés par l'humanité lorsque d'Afrique elle commença à migrer vers d'autres continents il y a 200 000 ans, le racisme, c'est la valeur que l'on va mettre sur cette infime différence, sur cette insignifiante et négligeable différence.

Quelqu'un qui est raciste, même si on lui dit qu'il y a très peu de différences, il répondra que selon lui, 5% de 0,1% de différences, c'est suffisant pour justifier et légitimer ses croyances racistes, son opinion qu'il est différent des autres races non-blanches, qu'il peut les inférioriser.

Pour Heyer, « *le racisme consiste à considérer les différences entre individus, qu'elles soient physiques ou culturelles, comme héréditaires, immuables et "naturelles"* ; il établit une hiérarchie entre des catégories d'êtres humains ; il peut se traduire par des sentiments et des actes allant de la discrimination jusqu'à l'extermination de l'autre » (Évelyne Heyer, 2017, p. 13). Selon elle, dans le lien entre race et racisme, il y a trois éléments fondamentaux : la catégorisation, la hiérarchisation et l'essentialisation. Concernant la catégorisation, elle explique qu'il est naturel pour l'humain de classer les réalités du monde dans des boîtes, des concepts. Tout comme les scientifiques et chercheurs des 17^e et 18^e siècles, les humains cherchent à comprendre leur monde en nommant ses objets avec des mots qui les aident à se souvenir de leurs caractéristiques, utilités, significations, etc. : ça c'est un chien, ça c'est un chat, etc. Notre cerveau est naturellement programmé pour classer, catégoriser.

Par contre, la manière dont l'humain classe ses semblables dépend du contexte sociohistorique. En Europe aux 16^e et 17^e siècles, les humains furent classés selon leur croyance religieuse, tandis qu'au temps de la ségrégation aux États-Unis, des humains furent classés selon la couleur de leur peau.

Pour expliciter les conséquences trop souvent insidieuses de cette tendance humaine à catégoriser, Heyer illustre son propos par le phénomène très connu et très important nommé « la menace du stéréotype ». La menace du stéréotype renvoie au fait que dans certaines situations, un préjugé aurait un impact sur les performances d'une personne (par exemple, le préjugé selon lequel les filles seraient moins bonnes en mathématique). Se sentant jugée sous l'effet de « la menace du stéréotype », une personne pourrait éprouver des sentiments d'anxiété ou d'insécurité qui provoqueraient des contre-

performances . Ce phénomène a été mis en évidence par Claude Steele et Joshua Aronson en 1995, lorsqu'ils étudièrent les causes de l'échec scolaire des minorités ethniques telle que les Afro-Américains aux États-Unis. Il s'agit d'une des notions les plus étudiées en psychologie sociale.

People perform more poorly across a broad range of evaluative domains when reminded that they belong to a group associated with weakness in that domain (for reviews, see Aronson & McGlone, 2009; Schmader, Johns, & Forbes, 2008; Shapiro & Neuberg, 2007; Steele, Spencer, & Aronson, 2002). When reminded of their group membership, for example, White people struggle athletically (e.g., Stone, Lynch, Sjomeling, & Darley, 1999), Black people struggle academically (e.g., Steele & Aronson, 1995), women struggle mathematically (e.g., Shih, Pittinsky, & Ambady, 1999; Spencer, Steele, & Quinn, 1999) and spatially (McGlone & Aronson, 2006), and men struggle linguistically (e.g., Keller, 2007). These so-called stereotype threat effects are pervasive, and research suggests that they explain in part why Black students continue to perform more poorly than White students in academic settings (e.g., Cohen, Garcia, Apfel, & Master, 2006; Walton & Spencer, 2009). [...] People experiencing stereotype threat consequently perform more poorly because they have fewer cognitive resources to devote to tasks than do their peers who are not experiencing threat. (Joshua Aronson, 2009)

En l'occurrence, catégoriser des personnes selon des stéréotypes négatifs, c'est compromettre leurs chances de réussite, c'est risquer d'affaiblir leur épanouissement personnel. Autrement dit,

la catégorisation peut s'opposer à un autre mécanisme fondamental, celui de la construction de l'identité d'un individu. En effet, cette dernière n'est pas monolithique ; elle se construit à partir d'une pluralité d'éléments identitaires. L'individu doit pouvoir choisir lui-même ceux qu'il souhaite mettre en avant. Il ne peut être réduit... à la nationalité, l'origine géographique, la religion, la profession... Valoriser son appartenance au groupe favorise l'ethnocentrisme, c'est-à-dire la tendance à considérer ses idées, ses valeurs et ses comportements comme supérieurs. Cette survalorisation peut entraîner des réflexes de favoritisme à l'égard de son groupe d'appartenance (endogroupe) et de défiance, voire de rejet des autres groupes (exogroupe). La catégorisation de la diversité humaine s'inscrit le plus souvent dans des rapports sociaux de pouvoir et de domination. Le "classement" des êtres humains est rarement neutre, il s'accompagne de jugements de valeur et de hiérarchisation. (Évelyne Heyer, 2017, pp. 17-19)

La catégorisation peut donc être accompagnée d'une tendance humaine à hiérarchiser, en faisant du favoritisme (ce qu'on appelle aussi « biais de favoritisme »), en privilégiant injustement les nôtres au détriment des autres. Une autre conséquence insidieuse de la catégorisation, qui peut mener au racisme, c'est donc le mécanisme psychosocial nommé l'ethnocentrisme, désignant le fait banal qu'un humain a tendance à prioriser son groupe d'appartenance au détriment des autres. « *Cet "ethnocentrisme s'accompagne d'une propension à voir l'autre groupe comme un "tout", occultant ainsi la diversité des êtres qui le composent... Ils peuvent conduire à traiter de manière hiérarchique et inégalitaire les individus ou les groupes désignés comme différents de soi* » (Évelyne Heyer, 2017, p. 21).

La catégorisation précède et va de pair avec l'essentialisation, qui est la tendance à associer à chaque catégorie des caractères moraux, psychologiques ou comportementaux qui se transmettraient de manière héréditaire de génération en génération.

Ce phénomène [soit l'essentialisation] ... réduit l'individu à une seule de ses composantes, qui ne saurait pourtant le définir, et l'enferme dans une classe étanche. Ainsi, l'essentialisation érige entre les êtres humains des barrières invisibles et infranchissables. Aujourd'hui, l'essentialisation perdure sous la forme culturelle, fondée sur des critères comme la religion ou l'origine géographique. La culture est perçue comme fixe et monolithique, alors qu'en réalité les identités culturelles sont dynamiques et changeantes. (Évelyne Heyer, 2017, p. 21)

1.4- Les critiques adressées au réalisme par le philosophe moral et politique Joshua Glasgow

Ceci étant précisé, contrairement au réaliste Spencer, l'éliminativiste Glasgow souligne que si on ordonnait l'humanité selon les couleurs de peau, de la plus sombre à la plus claire—on n'arriverait pas à cinq groupes de personnes, bien distincts, mais plutôt à un continuum, un spectre riche en frais de nuances. L'image du spectre ou du continuum nous fait ainsi remarquer que si on devait marcher des tropiques jusqu'en Norvège, on ne verrait qu'un changement continu de teintes de peaux. Glasgow cite ainsi Herbes sur une note ironique : « *Oh, this is the place in which we go from the dark race to the light race.* » (2019, p. 118). On doit préciser tout de même que des éliminativistes comme Glasgow ne s'intéressent pas principalement à la définition scientifique de la « race », mais à la façon conventionnelle dont les personnes ordinaires l'utilisent pour différencier des groupes humains. Dans son livre, *A Theory of Race*, publié en 2009 chez Routledge, il soutient qu'il n'y a rien de tel que la « race » et que toute tentative d'en parler conduit à faire une erreur.

Chapitre 2 : L'éliminativisme de la race

Ce premier tour d'horizon des théories réalistes en ontologie de la race qu'on a fait au premier chapitre permet de comprendre qu'il serait raisonnable, dans les recherches de sciences sociales et humaines, de remplacer le terme « race » par celui de population, comme les font les chercheur.e.s en sciences naturelles.

Ce qu'il faut à présent explorer, c'est si et pourquoi le terme « race » devrait être éliminé du discours populaire. Dans les discussions quotidiennes, dans les journaux, les salles de classe, les rues et jusque dans nos foyers, est-il raisonnable de parler en termes de « races » ? Contrairement aux réalistes, les éliminativistes soutiennent que la notion de race étant biologiquement vide on devrait non seulement l'éliminer des recherches scientifiques, mais aussi des programmes sociaux et du langage ordinaire. Je me propose ici de présenter les principales figures de proue de l'éliminativisme.

2.1- L'éliminativisme : une théorie anti-objectiviste

Les éliminativistes sont pour la plupart des anti-objectivistes. Ils pensent que la race n'a pas de réalité objective. Elle n'est ni une construction sociale ni un phénomène naturel observable. La race est un concept *sans objet*. En ce sens, lors de nos discussions quotidiennes, on ne devrait plus parler des « races » en supposant que ce concept renvoie à une réalité biologique observable. Les éliminativistes pensent également qu'il faudrait déconstruire un à un les préjugés qui ont construit les « races », afin que tous prennent conscience qu'au-delà de ce construit social, cette fiction langagière et culturelle du mot « race » ne renvoie à rien, elle est vide et historiquement chargée d'injustices qui désavantagent encore certaines populations sur le plan socioéconomique. Ce concept rappelle entre autres l'expérience cruelle vécue par les communautés noires lors du colonialisme, de l'esclavage et de la ségrégation.

Métaphoriquement, un *éliminativiste* compare la notion de race à celle de sorcières : « *on a longtemps pensé qu'il existait des femmes aux pouvoirs surnaturels, mais on sait désormais qu'il n'en existe*

pas » (Bessone, 2015, p. 106). On a longtemps pensé que la race déterminait naturellement les caractéristiques d'une personne, mais on sait désormais que la race ne détermine absolument rien de significatif dans notre nature humaine. Autrement dit, les éliminativistes, quant à eux, pensent que les races sont irréelles (tout comme l'étaient les sorcières), et qu'il est tout aussi illégitime et farfelu de parler de « sorcières » et d'y croire, que d'utiliser le mot « race » en s'imaginant parler de quelque chose de concret. Continuer d'employer ce terme, c'est participer et contribuer aux fictions que ce concept illusoire provoque, et par conséquent, c'est cautionner aveuglément l'usage du mot race, en se rendant complice des paroles ou gestes racistes que les citoyens disent ou font par habitude, sans trop réfléchir aux injustices qu'ils perpétuent ainsi. Appiah préférera en ce sens parler « d'identité raciale », alors que Lawrence Blum parle de « groupe racialisé » et Joshua Glasgow de « race* ».

2.2- La théorie du scepticisme racial de Kwame Anthony Appiah

Kwame Anthony Appiah est un philosophe américain d'origine ghanéenne spécialisé notamment en théorie politique et morale, en philosophie du langage et en études africaines. Il a enseigné la philosophie et les études africaines et afro-américaines dans plusieurs universités, dont Cambridge et Harvard. Une traduction française de son dernier livre vient d'être publiée : *Repenser l'identité. Ces mensonges qui unissent*. Il est aussi l'auteur d'ouvrages très influents, dont *Color Conscious: The Political Morality of Race* (1992) et *Cosmopolitanism: Ethics in a World of Strangers* (2006). Il a joué un rôle déterminant dans le débat contemporain en ontologie de la race. Joshua Glasgow, vu rapidement au premier chapitre, affirmait ceci à son sujet :

...the race debate' arguably (re-)started with Appiah's 1985 critique of Du Bois's "*The Conservation of Races*." It was another eleven years before Appiah published his more robust view on race in his contribution to *Color Conscious*, and only then, in 1996, was it claimed in publication that in order to argue that race is not real because it purports to be a biological kind, one first had to argue that race purports to be a biological kind. That is, one needed to do some racial conceptual analysis, where, if Appiah is right, we will discover that racial terms (erroneously) purport to refer to something interesting about the biological world. It was this work, accordingly, that prompted the ensuing debate about racial semantics. (Glasgow, 2008, p. 343)

De plus, dans *Race, racisme, discriminations : anthologie de textes fondamentaux* (2015) qu'elle a dirigée avec Daniel Sabbagh, la philosophe Magalie Bessone débute avec un extrait d'Appiah. Elle écrit également cela plus loin:

Appiah reprochait à Du Bois de ne pas être allé jusqu'au bout de son raisonnement démystificateur et d'être demeuré partiellement prisonnier du racisme pseudo-scientifique biologisant de la fin du 19^e siècle en tenant pour acquise l'existence d'essences raciales, fussent-elles le produit de facteurs socio-historiques : un constructivisme plus radical aurait conclu à l'inexistence des races... Le scepticisme racial défendu dans ce texte souvent cité a fait l'objet de diverses critiques émanant de philosophes qui se réclament d'un « réalisme racial », soit de l'idée que les races, pour être construites, n'en sont pas moins réelles. Pour nombre d'entre eux, telle était déjà la position de Du Bois, qui ferait ainsi figure de « père fondateur » du constructivisme racial. (Bessone, 2015, pp. 46-47)

Dans son article traduit en français, *Race, Culture, Identity: Misunderstood Connections*, originalement publié en 1994, Appiah soutient qu'il n'y a pas de « races » et que nous devrions éliminer ce mot de notre vocabulaire, du discours ordinaire ou folklorique. Il développe trois arguments pour soutenir cette thèse.

Dans la partie de son article qu'il intitule justement « *Pourquoi il n'y a pas de races* », il soutient d'abord que, historiquement, dans le paradigme de l'évolution et de la sélection des espèces, le concept de « race » a toujours signifié une corrélation entre l'apparence d'une personne et son caractère, soit une corrélation entre l'apparence non-blanche et un plus bas niveau d'intelligence ou de vaillance. Or, les généticiens, comme nous l'avons vu au premier chapitre, ont prouvé que rien dans l'ADN ne permet une telle corrélation, qu'aucun gène d'apparence n'est lié à des gènes de caractère.

Son deuxième argument consiste à dire que les observations des généticiens qui se rapprochent le plus de notre signification du concept de « races », c'est leur concept de populations d'ascendances (hérédité) et d'isolements (croisements improbables) géographiques. Appiah nous met en garde contre la tentation de faire un rapprochement entre le discours scientifique et populaire. Le risque est de confondre *le sens commun du mot race avec le sens scientifique du concept de « population » employé en génétique des populations*. Cette confusion aurait deux conséquences négatives : si on soutient que ces deux concepts sont synonymes, alors cette confusion donnera une légitimité imméritée aux idées fausses et

entretenues par les personnes racistes, dont l'idéologie des suprémacistes étasuniens, et d'autre part, cette confusion occulterait ce qui différencie l'espèce humaine, des races animales déterminées soit artificiellement par l'élevage, comme des chiennes de chasse ne s'accouplant jamais avec des chiens de berger, ou soit naturellement par un strict isolement reproductif, comme des loups d'Europe ne s'accouplant jamais avec des loups d'Amérique.

Appiah nuance ensuite sa position éliminativiste en faisant une concession au constructivisme. Il suggère que le mot « race » soit éliminé et remplacé par le terme « identité raciale », qui renvoie au

processus par lequel l'individu construit ses projets, conduit sa vie et élabore sa conception du bien en se référant aux étiquettes et identités à sa disposition [...] il s'ensuit évidemment que la gamme des actes possibles, pour un individu donné, dépend des concepts dont il dispose ; [...] la race est donc semblable aux autres grandes identifications animant les revendications identitaires d'aujourd'hui : femmes et hommes ; gays, lesbiennes et hétéros ; noirs, blancs, jaunes, rouges, bruns [...] en plaçant au centre de notre questionnement [...] la marque raciale [...] nous constatons, premièrement, que l'étiquetage a des effets réels et puissants, deuxièmement, que ses modalités comme ses objectifs ont été en grande partie déterminés par des idées fausses, la confusion, l'erreur et la malignité [...] En fait, les identités raciales pourraient perdurer même si personne ne croyait plus aux essences raciales, pourvu que perdurent assignation et identification. (Bessone, 2015, pp. 66-71)

2.3- La théorie éliminativiste de la philosophe Naomi Zack

Naomi Zack est professeure de philosophie au Lehman College, City University of New York (CUNY). Elle a écrit plusieurs livres et articles dans les domaines de la philosophie de la race, du féminisme et des catastrophes naturelles. Elle a publié, entre autres, *Race and Mixed Race* en 1993, *Thinking About Race* en 1998 et *Philosophy of Race: An Introduction*, en 2018.

Dans son article *The Fluid Symbol of Mixed Race*, Zack affirme que « *What does not exist is a biological foundation for human races or human racial divisions.* » (Zack, 2010, p. 875). Zack souligne qu'actuellement, les Américains à la fois « Noirs » et « Blancs », donc biraciaux, continuent de s'identifier volontairement et d'être identifiés par d'autres comme « Noirs », au lieu de métis. Sa démonstration se réfère aux statistiques du recensement américain, et à l'élection du premier président « Noir » américain.

Au recensement de 2000, où les Étatsuniens pouvaient cocher plus d'une case pour la race, seulement 2,4 % se sont désignés comme membres de deux « races » ou plus.

Barack Obama n'est pas « noir ». Il est métis. Il a une mère « blanche » et un père « noir ». Zack émet l'hypothèse que la règle de la goutte de sang joue probablement un rôle dans cette identification, car ce qui est préservé par cette règle, c'est la pureté de la « race blanche ». Cette histoire est en partie celle d'une politique raciste du 19^e siècle qui assurait, notamment, que les enfants d'esclaves issus du viol par les « maitres » restent aussi esclaves, même s'ils pouvaient parfois être assez pâles. Autrement dit, une interprétation des propos de Zack pourrait se formuler ainsi : Obama n'est pas « Blanc », ni même à moitié « Blanc », mais il faut éviter à tout prix de trop parler de la mixité ou du métissage, car ne sont « Blancs » que les purs « Blancs », n'ayant quasiment aucune descendance « non blanche », surtout pas « noire ».

Zack explique plus loin que les généticiens des populations pensent que les humains sont tous originaires d'Afrique, qu'on est tous au mieux une « race humaine multicolore », que les « races » sont en fait des descendances géographiques liées à l'« *evolutionary accounts of different traits, for exemple, that people living closer to the equator were advantaged by darker skin hues* » (Zack, 2010, p. 881). Comme Heyer, elle remarque aussitôt l'absurdité de cette percée scientifique par rapport aux atroces souffrances du colonialisme, en soulignant qu'on aurait dû s'attendre à un ancrage génétique plus robuste, comme une corrélation entre la couleur de notre peau et notre QI. Autrement dit, il y a un écart surprenant entre l'idéologie naturaliste qui justifiait les souffrances coloniales et la minime différence génétique qui différencie les populations humaines. Elle souligne aussitôt que la biologie et la génétique glissent trop souvent vers un racialisme, en cautionnant des théories scientifiques de la « race » que récupèrent ensuite les racistes pour justifier leurs croyances. Sa critique consiste simplement à faire remarquer que « *there are hundreds of thousands of human populations, and they do not simply line up with a taxonomy of three or five or twelve or sixty races* » (Zack, 2010, p. 882). Bref, pour Zack, les humains sont des métisses et des

migrants faisant tous partie de la même « race », soit de la « race » africaine. Nous sommes originellement tous des personnes métisses et migrantes d'Afrique.

2.4- La théorie éliminativiste du philosophe Joshua Glasgow

Joshua Glasgow est professeur et directeur au département de philosophie à la Sonoma State University, en Californie. Il est spécialisé en philosophie morale, politique et du droit. Il a écrit un livre important en ontologie de la race : *A Theory of Race* (2008). Il a aussi contribué à l'ouvrage collectif *What Is Race?* (2019). Dans sa contribution au collectif *What Is Race?*, il confronte directement sa philosophie éliminativiste à la théorie réaliste de Spencer étudiée au chapitre un, et à celle des constructivistes étudiée plus loin.

Glasgow débute sa réflexion avec une définition approximative et commune du mot « race », au sens de ce que les locuteurs d'une langue naturelle entendent par « races » lorsqu'ils utilisent ce mot au quotidien. Selon lui, « *Races, by definition, are relatively large groups of people who are distinguished from other groups of people by having certain visible biological traits (such as skin colors) to a disproportionate extent* » (2019, p. 117). Mais il questionne aussitôt cette définition, en se demandant s'il existe de telles « races » dans l'espèce humaine ou dans nos sociétés humaines. Sa réponse est radicale : non ! Les races sont biologiquement et sociologiquement irréelles. Il écrit : « *I believe that the overall balance of considerations pressures us to conclude that races are neither biologically nor socially real* » (Joshua Glasgow, 2019, p. 117).

Pourquoi affirme-t-il d'un ton aussi sévère que les races n'existent pas ? Dans notre discours populaire, c'est principalement parce que l'actuel sens opératoire du mot race a été historiquement façonné, et ce, avec la complicité des sciences, par quatre siècles d'esclavagisme et de colonialisme qui ne cessent encore aujourd'hui de faire souffrir des populations entières à coup d'injustices, de discriminations et d'indifférence.

Glasgow donne un exemple du sens commun que peuvent utiliser des Étatsuniens au quotidien dans leur usage ordinaire du concept « race ». En se référant au livre *Visible Identities* (2006) de Linda Alcoff et en prenant le même excellent exemple de Naomi Zack, Glasgow explique que Barack Obama n'est pas un « Noir », comme le laissait entendre trop souvent les échos de l'histoire et de la culture raciste des États-Unis. Suggérer cela est fidèle à l'idéologie de la goutte de sang, dont les injustices se font encore sentir chez les communautés « noires » aux prises avec la ghettoïsation, la ségrégation, le chômage, l'incarcération discriminatoire, etc. Glasgow souligne indirectement que ce genre de paravent historique est une classification raciale construite pour la gloire et la fortune des Blancs privilégiés. Cette suprématie blanche était, et est encore construite, à coups d'ignorances avec lesquelles les Étatsuniens se débattent encore aujourd'hui. Il écrit : « *The racial classifications that we ended up with sprung from a stew of ignorance and faulty human cognition, seasoned with the corrupting motivations of power, wealth, and status.* » (2019, p. 141)

Il nous fait remarquer qu'au nom de la relativité historique, les Étatsuniens auraient pu, par un heureux hasard, faire comme les Haïtiens, soit appliquer à leur société mais de manière inversée la règle de la goutte de sang, c'est-à-dire qu'au lieu d'être considéré « Noir » même si un seul de vos arrière-grands-parents fut « noir », inversement, vous auriez pu être considéré « Blanc », même si un seul de vos arrière-grands-parents fut « Blanc ». Sous cette perspective, d'une hypothétique autre histoire étasunienne, Obama aurait pu être vu comme étant blanc.

D'ailleurs, comme le précise Naomi Zack dans l'article présenté précédemment, Glasgow observe, avec optimisme, une ouverture d'esprit de la conscience sociale de ses concitoyens concernant la reconnaissance des métisses. Au point où il pense possible que la prochaine fois qu'une personne comme Obama sera élue, le *New York Times* pourrait annoncer l'élection du premier président métis. Par conséquent, Glasgow pense qu'Obama a trois « races » : « noir » avec la goutte de sang étasunienne

puisque son père est noir, blanc avec la goutte de sang inversée, et métis avec l'actuelle reconnaissance de la mixité raciale. Il écrit :

In this way, basic racial realism says that President Obama belongs to at least three races... Basic races are out there in the world. We do not invent them. They are not social constructions. We have our basic races regardless of social relevance. Their lines are already drawn: we each look a certain way, and because of that we resemble some people more than others. However, we do get to choose which boundaries, which basic races, we care about. Faced with The Spectrum [la palette de couleurs étalant une infinité de nuances], we chose how to divide humanity. Many possibilities are given by the world; we decide where to put society's fences, and we could move them yet again if we like. All the way through, we'd be tracking real but basic, non- biological, unconstructed kinds of thing. (2019, p. 142)

Selon le langage ordinaire ou le discours courant du commun des mortels, l'existence des « races » sont des évidences qui crèvent les yeux. Glasgow pense que les constructivistes et les réalistes devraient respecter ce sens commun lorsqu'ils s'adressent au public, lorsqu'ils veulent éduquer la population à l'égard des injustices raciales, sans quoi ils généreront de la suspicion, perdront de la crédibilité et échoueront la révolution linguistique, dont l'amélioration des consciences sociales qu'ils tentent de mettre en œuvre. Lorsque nous comparons des personnes typiquement « blanches », « noires », « rouges », « brunes » et « jaunes », il serait insensé de ne pas voir ce qui se donne à voir, des différences marquantes au niveau des yeux, des cheveux, du nez, des lèvres, de la peau, etc. C'est là! Ça s'impose au regard, et ce peu importe comment ces caractéristiques seront utilisées après coup par les politiciens, les sociologues, les biologistes, les citoyens et les travailleurs. Qu'ils utilisent ces traits physiques pour nous rassembler ou nous séparer, pour le meilleur ou pour le pire, *a priori*, des différences physiques marquantes nous sautent aux yeux. Ce sont peut-être des « races », peut-être pas, conclut l'éliminativiste Glasgow sur une note sceptique, car ultimement, il pense que nous devons continuer d'y réfléchir et d'étudier cette épineuse question. Ce qu'il faut éliminer de nos discours, c'est la prétention de savoir ce que signifie le concept de race au-delà de cet insignifiant réalisme de base présenté ci-haut, au-delà de cette banale évidence esthétique qui s'impose au regard : au comparatif, une infinité de différences d'apparences nous rapproche ou nous éloigne, nous rend plutôt semblables ou plus dissemblables ; avant même de juger ce

qu'il en est, de se représenter ce qu'on nomme « races », se présente à la conscience des évidences perceptibles qui nous différencient en termes de plus ou moins foncé, crépu, charnu, etc.

2.5- Analyse comparative entre le réalisme racial et l'éliminativisme

Sur le plan factuel, d'emblée, la principale force du réalisme est l'objectivité propre aux sciences de la nature. C'est percutant de réaliser que certaines des différences les plus saillantes des génomes de l'humanité correspondent aux cinq continents qu'ont peuplé les humains en s'y adaptant pour survivre sur près de 200 000 ans d'exploration planétaire. Cette force est décuplée lorsqu'elle est jointe à la capacité des généticiens de prédire, d'une part, avec une quasi-exactitude la race unique à laquelle s'identifient les Étasuniens lors d'un recensement, et d'autre part les prédispositions aux maladies corrélées à certaines races.

Sur le plan normatif, la faiblesse du réalisme racial est en même temps la force de l'éliminativisme. Rabelais soulignait à juste titre que « *la science sans conscience n'est que ruine de l'âme* ». Les éliminativistes sont conscients du danger de l'utilisation irresponsable du concept « race » par des scientifiques qui seront indifférents aux possibles dérives racistes qu'engendre la récupération politique du racialisme par des groupes de suprémacistes.

Éthiquement parlant, les éliminativistes sont très puissants dans cet appel à la liberté, dans cette idée très forte que les traits physiques ne sont que des étiquettes auxquelles une personne peut ou non s'identifier, et ce pour diverses raisons.

Sur le plan épistémologique, une autre faiblesse des réalistes raciaux est de ne pas concéder l'aspect arbitraire de la construction des races biologiques en termes de catégories grossières. Ce cloisonnement occulte le fait indéniable qu'il est impossible de savoir, comme l'écrit Glasgow, à partir de quelle teinte ou nuance de noir on peut se considérer « Noir », à partir de quelle teinte de « beige » on peut se considérer « Blanc ». Cette faiblesse des réalistes est une force des éliminativistes, lorsque ces derniers insistent pour qu'on apprenne que les humains sont tous sans exception les métis d'ascendance

africaine d'une espèce humaine issue du règne animal, répartis sur un long continuum de couleurs.

Ce qui n'a pas été abordé encore, c'est l'aspect sociologique du concept « race ». Les réalistes raciaux nous parlent abondamment de l'aspect naturel de la « race », mais ils occultent l'autre aspect plus fondamental relié aux êtres culturels que sont les humains grégaires vivant depuis toujours en sociétés organisées par des idéologies, des visions du monde, de ce qu'est ou devrait être un humain. Les éliminativistes soulignent l'importance de voir la « race » comme un construit social arbitraire, mais leur objectif n'est pas de développer cette idée de construction sociale de la race qui impacte les populations exploitées politiquement et économiquement. Leur intention est de critiquer la doctrine réaliste et de promouvoir l'abolition de l'utilisation du concept de « race ». Cette insistance pour l'élimination du concept « race » est la faiblesse de cette doctrine, car si on élimine de notre vocabulaire les « races », et si ces « races » structurent des injustices sur l'historique plan socioéconomique, comment sera-t-on outillé pour étudier le phénomène sociologique et systémique du racisme ?

Le prochain chapitre sera consacré à l'étude des races comprises comme un construit social. La signification des races est déterminée par des phénomènes culturels. D'ailleurs, il importe de souligner l'échec cuisant du réalisme racial lorsqu'on prend conscience que l'évolution du génome est probablement davantage déterminée par des affinités culturelles déterminant les accouplements, que par les ressemblances biologiques déterminant nos apparences.

Chapitre 3 : La théorie de la construction sociale de la race

En s'appuyant sur le consensus scientifique et les recherches les plus actuelles en biologie humaine et génétique des populations présentées au chapitre précédent, les constructivistes suggèrent que les catégories de race sont des constructions sociales, principalement déterminées par des facteurs sociaux, par nos interactions sociales ou nos structures institutionnelles. S'ils concèdent qu'il existe bien de la diversité humaine sur le plan phénotypique, ils insistent sur le fait que le concept de race est une construction sociale. Convention raciste donc qui a historiquement servi à justifier l'asservissement, la mise en esclavage, la colonisation et les génocides, dont l'empreinte est encore vive sur nos institutions sociales.

Métaphoriquement, et en comparaison aux éliminativistes, un constructiviste de la race compare moins la notion de « race » à l'idée des sorcières qu'à celle des rois : « *on a longtemps pensé que les rois l'étaient de droit divin, écrit la philosophe Magali Bessone, mais on sait désormais que leur pouvoir dérivait de coutumes et de normes socialement construites* » (Bessone, 2015, p. 106). Similairement, des grands philosophes et scientifiques, comme Carl von Linné ou Emmanuel Kant, ont longtemps pensé et soutenu que la « race blanche » était supérieure aux autres races, mais on sait désormais que cette hiérarchisation était socialement créée afin de légitimer, entre autres, la colonisation et l'esclavage, soit l'exploitation économique liée à la possession d'esclaves et de ressources naturelles. Dans ce chapitre trois, nous présenterons les conceptions de la construction sociale de la race chez Magali Bessone, Charles Mills et Sally Haslanger.

3.1- La construction sociale de la race selon Magali Bessone

La philosophe soutient qu'historiquement, il y a toujours eu une corrélation entre les races et le racisme. Elle fait remonter le socle de l'idéologie raciste ou racialiste à la modernité. Pendant plus ou moins 150 ans, les Européens partagèrent un ensemble de croyances raciales et racistes. Magali Bessone et son

collègue Daniel Sabbagh précisent qu'un glissement s'est opéré entre la volonté de classer les êtres humains dans l'esprit de recherche scientifique typique de la modernité (comme l'on classait les plantes, les animaux) et leur hiérarchisation. Le passage du simple racialisme (spécifiant qu'il existerait différentes races humaines) au racisme, soit d'une explication factuelle à une évaluation normative, suivrait le schéma ci-dessous. Ce socle racialiste et raciste est expliqué par ces chercheurs lorsqu'ils introduisent les lecteurs à leur anthologie des textes fondamentaux sur le racisme. (Bessone, 2015, p. 11) :

(1) Les races se différencieraient par des traits physiques observables, comme la couleur de la peau, tels les « Jaunes », les « Noirs », les « Blancs », les « Rouges », les « Bruns »... (il faut savoir ici que différents scientifiques et philosophes ont développé différentes théories racialistes; en effet, si chez certains il existait quatre races, chez d'autres, on en comptait sept, par exemple) ;

(2) Ces traits physiques étaient des signes visibles qui révélaient des traits de caractère interne et essentiel fondés en nature (pour eux, la couleur de peau qu'ils identifiaient comme « noire » témoignait de vices, dont la stupidité et la paresse, tandis que la couleur de la peau qu'ils identifiaient comme blanche était le signe de la vertu, de la moralité et de l'intelligence) ;

(3) comme les traits physiques, ces traits de caractère étaient considérés comme étant essentiels et immuables, car les Européens croyaient qu'ils se transmettaient de génération en génération par l'hérédité ;

(4) ces bons ou mauvais gènes justifiaient des hiérarchies sociales.

Depuis les années 1950 jusqu'à aujourd'hui, tous les spécialistes s'entendent sur le fait que cette idéologie racialiste et raciste est fautive. Selon la philosophe Bessone, en effet,

au sens biologique essentialiste... *les races n'existent pas*... Il n'existe pas « d'essence raciale ». (Bessone, 2013, 58) Il faut apprendre à discerner que se joue dans le concept de « race » un effet boucle entre biologie et sociologie[...] Si l'usage du concept race, au sens de « population », est parfois revendiqué dans le champ médical, c'est au prix de l'oubli de cette interaction fondamentale : la race ne fonctionne pas comme indicateur de traits génétiques, parce qu'il est extrêmement délicat de déterminer ce qui est strictement génétique et ce qui est le produit de dynamiques relationnelles. Réintroduire le concept en médecine

risquerait sans doute de renaturaliser l'identité raciale au lieu de travailler à démêler l'écheveau entre causes biologiques et sociales dans les pathologies médicales. Le prise en compte de ce cercle doit nous permettre de refuser catégoriquement toute définition de la race *en termes de lignée ou de type* (qu'il soit essentiellement ou géographiquement déterminé) [...]. (Bessone, 2013, p. 80).

Pour Bessone, une « race », c'est une construction sociale. Elle sert d'abord à catégoriser des individus en érigeant entre eux des frontières afin d'en faire des « groupes » distincts. Cette construction sert ensuite à les hiérarchiser sur le plan culturel et moral afin de justifier la domination de certains et l'exploitation des autres.

Le racisme s'articule autour d'une conception scientifique et culturelle des races, qui à la fois essentialise (avoir un caractère comme être naturellement plus ou moins vaillant et plus talentueux), hiérarchise humainement (certains sont supérieurs à d'autres), culturellement (eurocentrisme) et économiquement (esclavage, colonialisme), qui aussi dépersonnalise (tu es de ta « race », sans originalité, singularité, agentivité) et déresponsabilise (ta position sociale inférieure est méritée).

3.2- La construction sociale de la race selon Charles W. Mills

Dans cette section, je présenterai les travaux de l'un des plus influents penseurs de la théorie selon laquelle la race est sociologiquement réelle, soit une construction sociale. Ce qu'est objectivement la race, selon l'œuvre de Charles Mills, sera expliqué en s'attardant tout particulièrement à un chapitre de son remarquable livre *Blackness Visible*, paru en 1998 (Cornell University Press).

Le constructivisme racial de Charles Mills est une théorie qui soutient que la race n'est pas un phénomène naturel, mais plutôt une construction sociale et historique dont la structure est échafaudée par les relations de pouvoirs et les institutions. Selon Mills, la construction de la race est liée à ce qu'il appelle la « suprématie blanche » et à l'oppression culturelle des non-Blancs. Les races comprises comme des catégories sociales ne sont pas fixes, mais plutôt *dynamiques*, car variables selon les contextes socioéconomiques, et elles sont en partie subjectives, car variables selon la manière dont les personnes se perçoivent subjectivement et sont perçues par la société.

Au chapitre trois de *Blackness Visible*, intitulé « But what are you really? The Metaphysic of Race », Mills souligne que la race d'une personne n'est pas tant déterminée par sa biologie, sa génétique, ni même son ascendance géographique, mais davantage par son réseau d'interactions sociales, qui est en partie déterminé par le système suprémaciste blanc.

À travers leurs relations sociales, les Blancs ont tendance à voir les non-Blancs d'une certaine manière, car ils les remarquent autrement qu'ils se regardent eux-mêmes. Ils se traitent en égaux et traitent les non-Blancs comme des inférieurs. Mills pense que la race n'est pas une propriété essentielle, naturelle, au sens où deux individus de race différente pourraient être perçus et être traités différemment dans un autre contexte sociohistorique : être Noir et l'esclave d'un sudiste suprémaciste au 18^e, ce n'est pas être Noir et l'ouvrier d'un exploitateur capitaliste au 21^e. L'interaction sociale organisant les races engendre une réalité sociale construite et renouvelée par les habitudes citoyennes, les politiques institutionnelles et les événements historiques fondateurs. Les enseignements de Mills nous permettent de comprendre la signification des races lorsqu'on les comprend comme étant des construits sociohistoriques.

Aux États-Unis, quelle est l'histoire de leur actuelle et raciste structure de domination? Au chapitre suivant cette profonde métaphysique de la race, Mills raconte les principaux événements historiques desquels les non-Blancs, dont principalement les Noirs, furent infériorisés, opprimés et exploités. Les jalons historiques de ce perpétuel contrat racial étasunien s'étendent sur 400 ans, soit depuis l'enlèvement et la traite d'Africains vendus en Amériques comme des biens meubles, comme du bétail permettant de coloniser, de voler et d'exploiter les richesses d'autochtones qui furent sauvagement expropriés et cruellement massacrés par dizaines de millions.

Ailleurs dans le monde, Mills souligne que régnait également la suprématie blanche mondiale. Dans *Le contrat racial* (2023[1997]), Mills observe l'une des causes historiques indiscutées du « miracle

européen » désignant l'étonnante et écrasante « supériorité » de la culture européenne. Pendant des centaines d'années, les nobles, aristocrates ou bourgeois européens ont pu évoluer dans la prospérité et consacrer des ressources massives dans le développement scientifique et l'industrialisation. Pour accélérer le développement de leur civilisation, les Européens se sont appuyés sur les ressources économiques qu'ils ont tirées des territoires et des populations qu'ils ont exploités par l'entremise de l'esclavage et de la colonisation : principalement l'extraction de métaux précieux, dont l'or et le diamant en Afrique, et l'expropriation des terres autochtones en Amérique. Le miracle est plutôt une cruelle banalité : soit une inégalité des chances, d'où l'injuste décollage européen fut en fait causé par les profits de sanglantes conquêtes, de tortionnaires traités d'esclaves et de cruelles exploitations coloniales.

En raison de la décision du contrat social de limiter sa portée à l'espace de l'État-nation européen, le lien entre le développement de l'industrie, de la culture et de la civilisation de cet espace et les contributions matérielles et culturelles de l'Afro-Asie et des Amériques est nié, de sorte que cet espace et ses habitants semblent particulièrement rationnels et industriels, dotés de manière différenciée de qualités qui leur ont permis de dominer le monde. On parle alors du « miracle européen » d'une manière qui conçoit cette région autrefois marginale comme *sui generis*, la détachant conceptuellement du réseau de connexions spatiales qui ont rendu possible son développement. En fait, cet espace en est venu à acquérir le caractère qu'il a en raison de la causalité de l'exploitation extractive qui s'est établie entre lui et ces autres espaces conceptuellement invisibles. (Ndiaye, 2023, p. 124)

D'après Mills, les races justifient des systèmes d'exploitation économique. Il reprend une expression de W.E.B. Du Bois : l'exploitation économique des races non blanches, c'est le salaire de la blancheur. En toute simplicité, les races sont une politique justifiant l'exploitation économique. La race blanche n'est pas seulement l'identité culturelle dominante, elle est un statut social : celui de l'avantage matériel qui garantit la réussite économique. « *The racial contract between whites is in effect an agreement to divide among themselves (as common white property) the proceeds of nonwhite subordination...* » (Mills, 1998, p. 135).

Les races divisent et hiérarchisent la société étasunienne en termes de dominés-dominants, d'humains libres et reconnus comme des personnes humaines, et d'autres considérés comme non humains, « sous-personnes ».

En raison de l'atmosphère intellectuelle suscitée par le contrat racial, les Blancs tiendront pour acquise (dans la phase un) la pertinence de concepts légitimant l'ordre racial qui les privilégient en tant que race supérieure et qui relèguent les non-Blancs au statut de sous-personne ; par la suite (dans la phase deux), ils tiendront pour acquise la pertinence des concepts déracialisant le système politique, niant sa véritable structuration raciale. (Ndiaye, 2023, p. 150)

La société américaine structurée par les races a deux étages distincts : les Blancs se tiennent debout sur les épaules de non-Blancs. « *Or in the vivid phrase of Henry Louis Taylor Jr., the black job ceiling has been the floor of white opportunity.* » (Mills, 1998, p. 135)

En données économiques probantes: « *As a result of such past policies, the wealth of the median black household is less than one-tenth the wealth of the median white household, so that Oliver and Shapiro can speak of a "sedimentation" of racial inequality, a structural perpetuation of group disadvantage.* » (Mills, 1998, p. 136). Mills souligne que la structure sociale de la société étasunienne est actuellement toujours brisée et ne sera probablement jamais réparée. Après plusieurs lectures d'articles et de livres de l'œuvre de Mills, voici en mots le condensé de toute son œuvre :

Thus, a hundred years after the Plessy v. Ferguson decision was rendered, the United States is more segregated than it was then. One in three young black men is in prison, on parole, or on probation; "underclass" problems are seen as intractable; biologically determinist theories of race are making a comeback; and a white backlash is virtually ubiquitous.... In conclusion: amnesiac about the history and significance of European imperialism and colonialism in shaping the modern world, disadvantaged by a conceptual apparatus inherited from officially "raceless" European theory, and blinded by its aprioristic commitment to seeing the United States as simply a flawed liberal democracy, white political philosophy has generally been hampered in its theorizations of the system, global and local. Racial exclusion, its long history ignored, has been accommodated by the categories of deviation and anomaly rather than being seen, as it should be, as normative, central to the system, and traceable to the European expansionist project. (Mills, 1998, p. 136)

La perspective philosophique de Mills explique la construction sociale des races à partir d'événements historiquement et collectivement ignorés (ignorance épistémique), sciemment, et dont les répercussions structurent encore aujourd'hui des institutions, principalement au niveau socioéconomique. En 2015, près de 20 ans après la parution de son chef-d'œuvre *The Racial Contract*, Mills écrit un article où il réitère sa thèse initiale. « *Since I first started working systematically on race as a philosopher some 20 years ago, I have argued that white supremacy rather than white racism should be our primary focus. If the term seems too polemical, then substitute, say, structural white domination.* » (Mills, 2015, p. 542).

Sa perspective contractualiste est d'une part factuelle et consiste à expliquer la société comme étant une construction humaine, et d'autre part, elle est normative et consiste à défendre que l'idéal contractualiste devrait nous inspirer des principes d'organisation de la société qui soient égalitaires et justes. Il pense que ces idées ont actuellement un potentiel révolutionnaire, à condition d'y ajouter une troisième vérité :

society and the polity are not constructed by equi-powerful individuals acting consensually but by social groups acting to establish and maintain their privilege, and that the societies thereby "created" (in an ongoing rather than ab initio sense) systemically breach the norm of equal treatment. (Mills, 2015, p. 545)

Mills suggère de penser à partir du « *contrat de domination* », plutôt que du *contrat racial*. D'après Mills, les grands penseurs du contrat racial étaient eux-mêmes racistes et suprémacistes (il en fait la démonstration éloquentes aussi bien dans son article « Racial Liberalism » que dans *Le contrat racial et Black Rights White Wrongs*). Ils ont justifié l'infériorisation des femmes au nom de leur sexisme puis les personnes catégorisées comme non blanches au nom de leur racisme. Ils ont occulté l'injustice historique qu'on subit des minorités qui ont été trop souvent ou trop longtemps essentialisées ou catégorisées, car cantonnées dans de petites boîtes bien étanches, bien commodes, ou mieux, bien utiles.

Mills est convaincu qu'il faut impérativement prendre conscience que la race est un outil de domination, qu'utilisée en tant que concept, la race permet aux suprémacistes, souvent involontairement, de maintenir leur privilège de groupe, en endoctrinant et en manipulant, souvent inconsciemment, les personnes de couleur afin de les instrumentaliser, de les soumettre à des formes d'exploitation, en implantant dans leur esprit l'idée fautive ou du moins le doute qu'ils sont inférieurs, peut-être inférieurs, et qu'on ne peut rien y faire, au fond, parce que c'est ainsi dans la nature des choses.

Mills insiste sur l'idée selon laquelle les sociétés humaines se structurent en hiérarchisant leurs membres selon les catégories d'humains et de sous-humains.

The orthodox contract as a metaphor presupposes consensuality and good faith among the contractors, thereby profoundly misleading us; the domination contract registers the centrality of manipulation and subordination, thereby providing us with a far more accurate picture... White women and people of color were not even seen as equals. So if white men become "persons" (albeit differentially economically

positioned), white women and people of color do not even attain that status and are more accurately seen as “sub-persons.” (Mills, 2015, p. 546)

3.2.1- Les Caraïbes comme illustration d’une société structurée racialement

Il est important de préciser que la conception de la race chez Mills ne s’applique pas qu’à l’histoire des États-Unis. Mills pense que l’héritage funeste du colonialisme structure des inégalités sociales basées sur la race dans plusieurs pays d’Occident. Son étude de la société caribéenne est un excellent exemple. La conception de Mills a en ce sens une très large portée.

Dans le chapitre 3, « Race and Class Conflicting », de son livre de 2010 *Radical Theory, Caribbean Reality: Race, Class and Social Domination*, Mills observe ce contrat de domination dans la société caribéenne. Sous un angle marxiste, il constate une classe sociale privilégiée : les Blancs aux postes de pouvoir. Le pouvoir politique blanc est manifeste dû à l’histoire coloniale et esclavagiste des caribéens. Historiquement, des forces économiques les organisèrent. Par leur domination, les colons et les esclavagistes ont structuré la société de manière telle que les privilèges du pouvoir blanc sont déterminés de manière concomitante par deux hiérarchies sociales se renforçant mutuellement : l’infériorisation d’une classe ouvrière et l’infériorisation d’une race noire sont deux rouages d’un même mécanisme, nommé suprémacisme blanc.

Les Blancs furent longtemps les maîtres d’esclaves noirs. Pendant tout ce temps, les Caribéens comprenaient leur individualité et leur société d’une certaine manière, soit à travers une société raciale dont chacune des places ou chacun des rôles assignés fut déterminé par un contrat de domination : « tu es Noir, donc naturellement et socialement pauvre et exploité ; tu es blanc, donc riche et exploitant » ; de tels rôles sont souvent mais pas toujours assignés en fonction de la race, fait remarquer Mills, car parfois des Noirs résilients ou révoltés réussissent à interchanger les fonctions sociales, à passer de pauvres à riches.

Il ne faut pas penser que cette hiérarchie sociale n'est construite que de manière intentionnelle par les suprémacistes. Les privilégiés blancs n'ont pas besoin de constamment réaffirmer et consolider la suprématie blanche de manière consciente, délibérée, car « *a major contributory source is the set of phenomenal forms generated by the social structure itself.* » (Mills, 2010, p. 93). Mills fait ici entre autres référence au conformisme institutionnel qu'on explicitera bientôt avec Haslanger, c'est-à-dire au fait que trop souvent des fonctionnaires blancs et conservateurs s'engagent dans des structures de pouvoir qu'ils défendront et perpétueront sans se demander si elles sont illégitimes, sans se demander si leurs privilèges qui en découlent sont injustes, sans remettre en question les raisons historiques de cette distribution arbitraire des pouvoirs.

Autrement dit, plus ou moins deux cents ans d'impérialisme européen ont forgé une structure sociale qui transcende dorénavant les consciences ou intentions citoyennes. Des forces historiques ou traditionnelles organisent *en partie* la société de manière involontaire. Sans le vouloir vraiment, sans en être vraiment conscient et à travers leurs relations sociales inégalitaires, les Noirs et les Blancs caribéens transmettent de génération en génération leurs statuts sociaux et leurs traditionnels préjugés. Leurs histoires colonisatrices les poursuivent comme leurs ombres. Ils conscientisent plus ou moins ce qui a hiérarchisé leur société. Ils oublient ou n'ont jamais su d'où ils viennent, sur quelle sombre histoire coloniale repose le privilège d'être Blanc, le privilège de pouvoir hériter du simple fait de ne pas être non-Blanc, le privilège d'avantages économiques, comme un patrimoine familial, ou le privilège d'avantages sociaux, comme une confiance aveugle en notre force de caractère sur un comité de sélection.

Mills observe que la structure des relations commerciales du capitalisme façonne notre regard sur le monde, sans qu'elle soit nécessairement régulée ou dirigée par des idéologues procapitalistes. Notre compréhension du monde est tout autant façonnée par une structure non intentionnelle qui impose à notre regard une forte et évidente corrélation entre la race d'une personne et sa classe sociale, entre son apparence et sa position sociale. Le capitalisme est une structure idéologique et autonome qui détermine

la pensée d'acteurs économiques, d'une part en termes de culture de la pauvreté à exploiter, « tu es pauvre parce que tu es lâche, parce que tu ne fais pas assez d'effort ou parce que tu n'es pas travaillant », et d'autre part en termes de méritocratie, de mérite d'être l'exploitant, « tu es pauvre parce que tu es stupide, parce que tu n'as pas assez de talent ou parce que tu n'es pas intelligent ». « *In racially structured class societies like those of the Caribbean, however, the stigmata of putatively innate inferiority are phenotypically visible.* » (Mills, 2010, p. 93)

Néanmoins, Mills indique aussi qu'aux Caraïbes, il y a deux volontés politiques qui divisent la société par des intentions citoyennes diamétralement opposées : la classe dirigeante blanche veut maintenir ses privilèges tandis que la classe ouvrière noire veut les abolir. Le racisme blanc et le nationalisme noir s'alimentent mutuellement. Être un Noir caribéen, c'est généralement résister et se révolter contre cette infériorisation, en faisant la promotion de la culture noire, en renforçant le sentiment de fierté d'avoir une identité raciale. Dans le combat politique de la révolte noire, Mills observe qu'il y a une conscience raciale et culturelle de grande importance.

Thus it is only by relating these cultures respectively to the need to maintain, and the struggle to undermine, the hegemony of a racially minoritarian ruling class that we can begin to comprehend their evolution. And this ideological battlefield will be virtually all-inclusive, extending from the respective merits of Bach versus Bob Marley to the criteria of physical attractiveness. (Mills, 2010, p. 99).

Sous un angle plus général, dans l'œuvre de Mills, l'exploitation économique est fréquemment évoquée pour comprendre ce phénomène mondial de la race. Dans le chapitre 7, « Racial Exploitation », de son recueil d'articles rassemblé en 2017, *Black Rights White Wrongs*, Mills étudie l'importance du concept d'exploitation pour comprendre ce qui socialement différencie les races, ce qui les oppose et force la main de nos pensées à construire économiquement ces races, en faisant des quartiers ouvriers des ghettos, en classant comme pauvres des personnes selon leur couleur, etc.

Pour comprendre le rôle joué par les races dans nos interactions sociales déterminées par le capitalisme, Mills pense qu'il faut cesser d'utiliser le cadre d'analyse qu'il nomme l'individualisme libéral.

Il croit que ramener le phénomène des structures sociales aux volontés individuelles obscurcit, dans l'histoire du système politique, la véritable centralité de la race et la subordination raciale. « *Finally, by shifting the focus from the individual and attitudinal (the discourse of "racism") to the realm of structures and power, the concept of white supremacy facilitates the highlighting of the most important thing from the perspective of justice, which is how the white population benefits illicitly from their social location.* »

(Mills, 2017, p. 117) :

It is not merely that blacks (for example) are exploited serially in different transactions but that the different forms of exploitation interact with one another, exacerbating the situation. For example, blacks receive inferior education, thereby losing an equal opportunity to build human capital, thereby losing out in competition with white candidates, thereby having to take inferior jobs, thereby having less money, thereby being disadvantaged in dealings with banks that are already following patterns of mortgage discrimination, thereby being forced to live in inferior neighborhoods, thereby having homes of lesser value, thereby providing a lower tax base for schooling, thereby being unable to pass on to their children advantages comparable to whites, and so on. It is not a matter of a single transaction, or even a series, but a *multiply interacting* set, with the repercussions continually compounding and feeding back in a destructive way. (Mills, 2017, p. 129)

Autrement dit, les Noirs sont infériorisés par une multiplicité de mécanismes structurels qui limitent leur opportunité. L'égalité des chances n'est pas promue dans une société raciale. Scolairement, les écoles publiques fréquentées majoritairement par des Noirs souffrent de sous-financement systématique, les empêchant ainsi de recevoir une éducation et une instruction d'une aussi grande qualité que les Blancs, diminuant plus tard, au passage de l'école au travail, leur capacité à les concurrencer à armes égales lorsqu'ils sont comparés à eux sur divers comités de sélection.

Mills pense entre autres que la majorité blanche doit avouer que l'injustice raciale n'est pas causée que par leur racisme, que par leur mauvaise volonté teintée de préjugés. Ce qui est injuste, c'est le mécanisme d'un système de domination raciale où ils sont désavantagés par plusieurs rouages interconnectés : être un citoyen noir désavantagé dans une société raciste, c'est l'être scolairement, économiquement, politiquement, judiciairement, etc.

3.3- La construction sociale de la race selon Sally Haslanger

La philosophe féministe du MIT Sally Haslanger est l'une des plus influentes partisans du constructivisme social de la race. Elle soutient que les races sont bien réelles, mais qu'elles renvoient à des groupes sociaux plutôt qu'à des groupes naturels. Comme les partisans du constructivisme, dans ses travaux sur la race (mais aussi sur le genre), elle s'intéresse aux mécanismes sociaux à l'œuvre lors de la formation de groupes racialisés, et s'attache à penser et à critiquer, sur le plan normatif, les injustices générées par les privilèges indus qu'octroie arbitrairement le système hiérarchique racial.

La conception de la race d'Haslanger sera étudiée avec l'analyse de son livre primé, *Resisting Reality: Social Construction and Social Critique*.

Haslanger is carrying out a task that should in principle be completely recognizable to her predecessors: *Ideologiekritik*, the developing of an understanding of the world ultimately aimed at changing the world, the critique of a socially constructed reality for the political end of socially *reconstructing* it in a morally superior form. (Mills, 2013, pp. 85,87)

Selon elle, les catégories sociales comme le genre, la race ou la classe ne sont pas naturelles, mais plutôt des constructions sociales créées et maintenues par des pratiques sociales. La construction sociale des races a tendance à créer ou maintenir des inégalités sociales.

En introduction, Haslanger explique que dans sa jeunesse, en 1963, elle a déménagé à Shreveport dans le Connecticut, où le contexte historique de Jim Crow⁶ et des sudistes était encore palpable. Elle a été éduquée et réprimandée lorsqu'elle dérogeait aux normes sociales moult des personnes comme elle en fille blanche privilégiée. Elle a dû apprendre à mettre en œuvre le privilège, la blancheur et la féminité. Bref, culturellement, on lui a appris à inférioriser les noirs et à supérioriser les Blancs et les hommes.

⁶ Le régime Jim Crow était un système de lois et de pratiques discriminatoires en vigueur dans les États du sud des États-Unis de la fin de 19^e siècle jusqu'à la fin des années 1960. Ce régime politique maintenait la suprématie blanche en refusant aux personnes noires des droits fondamentaux tels que le droit de vote ou l'accès à l'éducation. Sous ce régime, les personnes noires ont été soumises à une discrimination systématique, dont les lois sur la ségrégation raciale dans les écoles, les transports en commun, les restaurants et les hôtels. Sous ce régime Jim Crow, les personnes noires furent aussi victimes de violence raciale comme des lynchages, et ce en toute impunité.

Haslanger soutient qu'une race est un groupe hiérarchisé, où les dominants, par leur pouvoir de coercition, peuvent imposer aux dominés des normes discriminatoires que ces derniers finissent par intérioriser en se sentant inférieurs, et surtout, en sentant mériter d'être ainsi infériorisés. La philosophe pense qu'enseigner ou diffuser la mécanique sous-jacente aux constructions sociales qui donnent forme aux hiérarchies raciales pourrait aider les victimes à démasquer l'illusion qu'il est normal et naturel d'être catégorisé comme étant inférieur, qu'il est juste et désirable d'être essentialisé comme étant de race noire ou de sexe féminin.

Comme Mills, Haslanger considère qu'une race est toujours une affaire de groupe socialement et injustement désavantagé, et elle se concentre sur les relations sociales construisant la race. Avoir une race n'est pas principalement avoir une apparence ou une ascendance, c'est avoir un groupe d'appartenance qui détermine sa position sociale, qui détermine si l'on est privilégié ou désavantagé par notre classe sociale. Haslanger avance que la race d'une personne détermine par conséquent le rôle qu'elle est censée jouer, ou ne pas jouer, l'identité qu'elle est censée adopter et les normes à l'aune desquelles elle sera évaluée. Les races sont déterminées par des relations sociales qui hiérarchisent ou infériorisent des groupes de personnes en fonction de l'apparence de leur descendance géographique.

Par conséquent, selon Haslanger, éliminer la hiérarchie sociale en fonction de l'apparence, c'est du même coup éliminer les races. Autrement dit, l'égalité entre les races éliminerait les races. Haslanger explique que ce constat est tributaire de son approche sociologique et philosophique. Elle s'intéresse aux races comprises sociologiquement, d'un côté, comme étant une structure factuelle de relations humaines complexes, et philosophiquement, comprises comme étant une organisation idéologique, devant être dénoncée et combattue.

Haslanger insiste sur l'importance de critiquer toute position qui déduirait l'identité d'une personne à partir de ce que la nature a fait d'elle, avec l'idée que c'est dans l'ordre des choses, que c'est

dans la nature d'une race d'être ceci, d'avoir cela, de se comporter de telle ou telle manière. Elle indique qu'un large consensus d'intellectuels pourrait s'exprimer ainsi : si les modèles précédents de ce qu'est une race ont mal tourné, c'est parce que leurs théoriciens ignoraient la force de la construction sociale. Avant de définir une race de manière analytique, Haslanger affirme qu'aucun gène racial n'est responsable des morphologies complexes et des modèles culturels associés aux races, que les critères pour différencier les races varient en fonction du contexte sociopolitique. Par conséquent, Haslanger est convaincue qu'une race est une position sociale. La race est une fiction biologique ayant une réalité sociale. La race est la signification sociale de l'apparence d'une ascendance géographique.

A group is *racialized* iff its members are socially positioned as subordinate or privileged along some dimension (economic, political, legal, social, etc.), and the group is "marked" as a target for this treatment by observed or imagined bodily features presumed to be evidence of ancestral links to a certain geographical region. (Haslanger, 2012, p. 236)

Haslanger est très convaincante à propos de l'empreinte sociale de la race lorsqu'elle compare cette pression sociale avec d'autres marques corporelles : le vieillissement et le sexe. Haslanger nous fait remarquer l'habitude suivante : quand quelqu'un raconte qu'il a rencontré une personne, alors pour indiquer qui elle est à son interlocuteur, il utilisera généralement les caractéristiques d'un cadre de sens auquel socialement tout le monde se réfère pour comprendre ou anticiper les intentions d'une personne : un exemple caricatural serait, « elle, c'est une femme blanche âgée de 30 ans ».

Haslanger est tout aussi convaincante lorsqu'elle compare la relative importance de l'empreinte corporelle en la comparant à d'autres marquages non pas naturels comme le sexe ou la race, mais à des marquages plutôt artificiels, comme la richesse visible par le faste ou le luxe de biens matériels, comme l'autorité visible par les costumes du pouvoir, dont l'habit de policiers ou d'avocats par exemple, ou bien comme lors d'évènements historiques, telle l'étoile jaune utilisée par les nazis pour repérer et différencier rapidement les juifs des non-juifs. Selon Haslanger, « *such observable marking is important to the process of racialization, for a key factor in racializing a group is the invocation of social norms that differentiate*

"appropriate" behavior towards the members of the group (normally) before any interaction is possible. »

(Haslanger, 2012, p. 258).

La philosophe Haslanger poursuit son enquête avec un contraste entre son point de vue et celui de la philosophe et phénoménologue Linda Alcoff, qui préfère parler d'ethnorace plutôt que de race. Avant d'étudier le point de vue d'Alcoff, il faut se rappeler qu'une ethnie concerne l'identité culturelle regroupant des humains qui partagent des histoires de traditions, de langues et de spiritualités, et qu'une race concerne l'identité culturelle regroupant des humains qui partagent l'apparence d'une histoire commune (deux personnes et plus partageant une semblable apparence géographique et coloniale).

La race est souvent mélangée à l'ethnie lorsque des communautés sont racisées et hiérarchisées. Haslanger illustre ce phénomène avec une ethnorace typique, les Latinos, soit les humains d'Amérique latine partageant une apparence commune qui fut transmise par une hérédité, d'une part déterminée par le partage de langues aux origines communes, les langues romanes, dont l'espagnol, le portugais et le français, et d'autre part par le partage de religions aux origines communes, les religions chrétiennes, dont le catholicisme et les églises évangéliques

Haslanger rapporte les thèses d'Alcoff selon lesquelles dès qu'une personne révèle sa culture d'origine, elle sera aussitôt racialisée, au sens où sa différence culturelle sera naturalisée et corrélée à son apparence corporelle, et après cette association trompeuse, prédomineront les marques raciales pour l'identifier et la comprendre.

Pourquoi Haslanger considère-t-elle que la race impacte parfois plus que l'ethnie lorsqu'une personne est discriminée? En citant Alcoff, Haslanger remarque qu'au niveau des pratiques perceptuelles permettant la démarcation visuelle d'une personne, lorsqu'une personne discrimine ou est discriminée par l'ethnorace, les catégories raciales sont prises comme repère ethnique. Pourquoi? C'est parce que dans la pratique les marqueurs ethniques sont trop abstraits, moins facilement repérables,

comparativement aux marqueurs raciaux qui s'imposent au regard comme une évidence. S'auto-identifier à une ethnorace peut aussi permettre aux membres de communautés racialisées de se reconnaître comme des personnes semblables, solidaires, car victimes de la même injustice raciale, ou mieux, car militant ensemble contre cette même injustice.

Haslanger précise la pensée d'Alcoff en soulignant que cette dernière pense plutôt que la race et la racialisation sont principalement liées à l'ethnicité d'une personne, et minoritairement à son apparence biologique. Si Alcoff recommande par conséquent de remplacer le concept de race par le concept d'ethnorace, c'est parce qu'il a l'avantage de ne pas prioritairement faire référence à une ascendance commune, ce qui permet d'identifier et comprendre des peuples racialisés, comme le sont par exemple les Juifs et les Latinos.

L'ethnorace aurait aussi l'avantage d'identifier et de comprendre l'agentivité de personnes racialisées qui développent un sentiment d'appartenance et de solidarité lorsqu'elles sont fières de défendre, contre des politiques oppressives et racistes, une apparence jumelée à une culture, comme le combat des Juifs contre l'antisémitisme et pour la défense et la promotion de leur judéité, ou encore le combat des Noirs contre le suprémacisme blanc et pour la défense et la promotion de leur africanité. Bref, Alcoff recommande l'ethnorace, car ce concept permet de reconnaître les trois principales caractéristiques d'une personne, lorsqu'elle est identifiée sous une perspective raciale : sa culture, son apparence et sa solidarité (fierté d'être d'une ethnorace, puisqu'arborant la même apparence ou militant contre la même injustice). Lorsqu'elle cite Alcoff, Haslanger souligne l'avantage de son concept d'ethnorace, tel qu'explicité précédemment :

Unlike race, ethnorace does not imply a common descent, which is precisely what tends to embroil race in notions of biological determinism and natural and heritable characteristics. Ethnorace might have the advantage of bringing into play the elements of both human agency and subjectivity involved in ethnicity - that is, an identity that is the product of self-creation - at the same time that it acknowledges the uncontrolled racializing aspects associated with the visible body. (Haslanger, 2012, p. 267)

Néanmoins, concernant l'artificialité de la culture et de l'histoire qui sont toutes deux parfois déterminantes pour l'identité raciale, Haslanger exprime des réserves concernant l'importance de leur rôle lorsqu'elles cimentent une communauté victime d'oppression raciale. Sur le long terme, bien qu'un groupe de personnes puisse temporairement trouver un soutien mutuel dans cette identité partagée, la philosophe ne juge pas désirable de s'identifier ainsi à une ethnorace commune. Elle juge indésirable de se laisser raciaiser ou de se raciaiser, et ce même si l'intention du groupe opprimé peut être, par fierté et par militantisme, de s'identifier à une ethnorace.

Selon Haslanger, Alcoff propose la positivité de l'ethnorace pour contribuer à l'élimination de la toxicité de la race. Contrairement à Alcoff, Haslanger croit que « *in a context where racialization is long past, ethnorace could be replaced by ethnicity. In effect, not only the condition of common descent, but also the practice of "color" marking would disappear.* » (Haslanger, 2012, p. 268) Néanmoins, Haslanger reconnaît l'importance d'être théoriquement attentif aux résistances actives qui sont motivées par des militants qui se reconnaissent autant par leur ethnie que par leur race, au point de les jumeler, de les corréler.

Cependant, Haslanger pense qu'il faut plutôt maintenir sa conception de groupe racialisé qui ne met pas autant qu'Alcoff l'accent sur l'ethnicité, car aux États-Unis, des enfants de couleur adoptés à l'étranger peuvent être ethniquement américain, et pourtant ils peuvent être trop souvent racisés et victimes d'injustices structurelles, comme être systématiquement défavorisés par des autorités blanches. Haslanger croit que le concept d'ethnorace d'Alcoff capte deux dimensions importantes de la racialisation d'une personne. D'une part, Alcoff cerne l'essentialisation et l'infériorisation d'une culture trop souvent associée à son apparence, et d'autre part elle cerne l'agentivité de la personne racisée, qui souvent lui permet d'être fière d'appartenir à une communauté de militants. Ce sentiment d'appartenance permet aux militants racisés de défendre leur culture commune, tout en se réappropriant la beauté de leur corps, parce que les militants associent eux-mêmes leur culture à leur apparence commune.

Avant de lui donner la parole, il est bon de rappeler qu'Haslanger soutient que le but d'étudier le phénomène social des races est la justice sociale. Pour des philosophes critiques de la race comme Haslanger, l'ultime objectif est de comprendre l'histoire qui a mené à l'injustice raciale, mais également et surtout d'imaginer un horizon philosophique où se dessinerait un avenir meilleur, un monde sans ligne de démarcations raciales, un monde où les humains ne seraient plus catégorisés et infériorisés (et supériorisés) en fonction d'un critère racial.

Haslanger poursuit son étude avec l'explication de ce qu'elle fait, lorsqu'elle-même s'identifie à la race blanche. Elle ne s'identifie pas à une fiction biologique, selon laquelle une race est génétiquement déterminée par le sang. Elle pense que lorsqu'elle affirme être Blanche, ce qu'elle fait, c'est s'identifier à une des classes sociales hiérarchisées par un contexte d'oppression qui structure la société raciale, de telle manière qu'il y aura des citoyens favorisés, soit racialement dominants, et des citoyens défavorisés, soit racialement subordonnés. Haslanger précise que contrairement aux éliminativistes et aux réalistes qui accordent de l'importance au concept ordinaire de race, tel qu'utilisé généralement par les citoyens lors de leurs discussions quotidiennes, du point de vue de son récit et de ses recherches philosophiques, ce qu'elle propose comme signification du concept race, c'est une définition révisionniste qui s'inscrit dans un projet politique émancipateur.

Son idée directrice est que l'oppression raciale hiérarchise les citoyens en informant leur esprit que leur corps révèle des marques réelles ou imaginées, qui les classent comme étant socialement et normalement dominants, ou dominés. Par des politiques ou habitudes racistes dont le profilage racial, ou par divers médias culturels dont des journaux ou des programmes scolaires, une société racialement organisée transmettra toute l'information dont ont besoin les citoyens pour savoir comment rentrer dans l'ordre, où est leur place respective, soit au bas de l'échelle sociale et défavorisés, ou soit en haut et privilégiés. Haslanger écrit : « *Sex and race oppression are structural – institutional - but they are also*

internalized in our basic interpretations and understandings of our bodies, ourselves, and each other. »

(Haslanger, 2012, p. 276)

Haslanger termine la partie de son livre sur la race avec un chapitre portant sur l'oppression raciale. Elle veut expliquer que des injustices comme le racisme peuvent être structurelles, et non pas liées qu'aux intentions d'agents moraux à punir ou à juger. Le phénomène d'oppression est pertinent pour comprendre ce qu'est la race pour Haslanger, parce que ces deux concepts sont étroitement liés, puisqu'ils désignent tous les deux, en partie, un groupe qui est systématiquement et injustement désavantagé au sein d'une organisation sociale. La philosophe pense que des normes sociales structurent nos sociétés. Lorsqu'elle soutient que des races sont des construits sociaux permettant aux privilégiés de normaliser des hiérarchies sociales, ce qu'elle a en tête, c'est l'idée que les races ne s'imposent pas factuellement à nos consciences.

À la fin de ce chapitre, Haslanger précise que les théoriciens doivent expliquer les relations compliquées que tissent les individus lorsqu'ils forment des groupes. Le comportement d'un individu pourrait être conditionné par une structure sociale, qui elle-même aurait pu être conditionnée par l'action d'un individu ayant subi par le passé des pressions exercées par son groupe d'appartenance. Des individus organisent leur groupe, dont eux-mêmes, en structurant des règles de conduite ou des coutumes, qui exercent sur eux et les autres membres du groupe une pression normative. Cette pression normative façonne les conduites du groupe, car elle enseigne ce qui est, légalement ou moralement, permis ou interdit, de faire ou de penser. « *Structures take on specific historical forms because of the individuals within them; individual action is conditioned in multiple and varying ways by social context.* » (Haslanger, 2012, p. 336). Autrement dit, des organisations normatives échafaudées délibérément par des individus d'un passé X finissent par mouler ainsi des individus d'un futur Y, qui, par conformisme, ne font qu'involontairement suivre les règles de conduite s'imposant à leur conscience, qui ne font qu'inconsciemment, par mimétisme, respecter les politiques d'une institution, pour laquelle ils se sentent

redevables, mais en laquelle une hiérarchie ou un *statu quo* est défendu par les individus qui profitent de cette traditionnelle structure, et qui ne veulent pas la réformer car ils perdraient ainsi leurs privilèges.

Elle pense que les préjugés normalisant les hiérarchies raciales sont déterminés par l'interaction complexe entre les individus et leurs groupes. « *Ours attitudes are shaped by what we see, and what we see, in turn, depends on the institutional structures that shape our lives and the lives of those around us* » (Haslanger, 2012, p. 335).

Elle étudie dans ce chapitre les oppressions structurelles. Elle donne quelques exemples familiers. La législation « Jim Crow » imposant la ségrégation aux États-Unis a été une structure politique oppressive. Sont aussi oppressives des normes culturelles qui traitent de manière différente deux groupes pourtant similaires, comme les pressions sociales disproportionnées forçant trop de femmes et peu d'hommes à se responsabiliser à l'égard de l'apparence, des tâches ménagères, des soins aux personnes âgées, des soins aux enfants, etc. Généralement, Haslanger fait remarquer que l'oppression est liée de manière importante à l'abus de pouvoir. Néanmoins, elle nous demande comment on peut donner un sens à l'oppression dans les cas structurels qui ne sont pas spécifiquement liés à l'abus de pouvoir de personnes mal intentionnées.

When the structures distribute power unjustly, the illegitimate imbalance of power becomes the issue rather than an individual abuse of power per se. » (Haslanger, 2012, p. 316) [...] « *Admittedly, individuals play a role in creating and maintaining the social world, but most of the practices and institutions that structure our lives, although made up of individuals and influenced by individuals, are not designed and controlled by anyone individually.* (Haslanger, 2012, p. 318)

Sous cet angle, la philosophe défend l'idée que les réformes structurelles sont plus efficaces que les réformes morales, parce qu'imposer aux agents moraux une structure sociale composée de normes ou de lois devant être respectées, c'est plus radical et fiable qu'une éducation morale faisant la promotion de bonnes intentions. De plus, une réforme structurelle permet aux citoyens qui contribuent involontairement à l'injustice de reconnaître leurs mauvaises habitudes, et de les changer, afin de ne plus être complices d'institutions injustes.

Haslanger différencie donc l'oppression des agents de celle des structures. L'agent est oppressif lorsqu'il abuse de son pouvoir, et la structure est oppressive lorsqu'elle répartit injustement les pouvoirs. Néanmoins, pour comprendre le phénomène de la race, elle croit que l'oppression individuelle d'une personne raciste est aussi importante que l'oppression structurelle d'une institution raciste : « *I recommend a "mixed" approach that does not attempt to reduce either agent or structural oppression to the other. I've opted to use the term 'oppression' to cover both kinds of case.* » (Haslanger, 2012, p. 320). Toutefois, il ne faut pas insister sur le fait que l'injustice doit être motivée pas l'animosité raciale destinée à désavantager les membres d'un groupe racial, car « *for not only are there cases of racial injustice where racial animus is not the cause, but there may not even be an individual or group of individuals in any clear sense perpetrating the injustice.* » (Haslanger, 2012, p. 323)

Elle explique que, par exemple, une institution comme la Child Protective Services (CPS) (Protection de l'enfance) peut être raciste de trois manières. La plupart du temps, on a tendance à penser qu'une institution est raciste lorsqu'elle crée un désavantage injuste à un groupe partageant une ascendance commune, une race. Néanmoins, la philosophe explique qu'une institution peut tout autant être raciste lorsqu'elle perpétue ou amplifie un désavantage de groupe. Par conséquent, une institution ne doit pas rester neutre en ce qui concerne l'impact des préjudices raciaux passés. Dans l'exemple de la Protection de l'enfance, les politiques des fonctionnaires perpétuent et même amplifient le racisme, parce qu'en plaçant systématiquement plus d'enfants noirs en famille d'accueil, les fonctionnaires de l'État perturbent davantage les familles noires. Ainsi, cette politique est appliquée dans une situation socioéconomique qui défavorise grandement les parents noirs. L'application d'une politique de la Protection de l'enfance consistait originairement à aider les enfants qui subissent de la négligence parentale. Néanmoins, dans un tel contexte, blâmer majoritairement les parents noirs en plaçant leur enfant noir en famille d'accueil, c'est stigmatiser les Noirs en amplifiant le préjugé raciste.

En résumé, Haslanger démontre donc que les races sont hiérarchisées, non seulement par des actions et des intentions d'individus racistes, mais tout autant par des institutions racistes. La philosophe rappelle que les préjugés raciaux sont déterminés par l'interaction complexe entre les individus et les institutions. Voici l'éclairant raisonnement que les races sont une construction sociale, devant être combattue, car elles hiérarchisent les personnes à l'intérieur d'institutions qui sont corrompues par une forme de racisme systémique, historique :

Is it hard to imagine that young White people who look around and see police locking up people of color at disproportionate rates, might conclude there is something wrong with these folks? Something to be feared, and if feared then perhaps despised? ... Is it that difficult to believe that someone taught from birth that America is a place where "anyone can make it if they try hard enough," but who looks around and see that in fact, not only have some "not made it," but that these unlucky souls happen to be disproportionately people of color, might conclude that those on the bottom deserve to be there because they didn't try hard enough, or didn't have the genetic endowment for success? (Wise, cite dans Haslanger, 2012, p. 336)

En somme, si on survole les concepts clés du constructivisme d'Haslanger, il est possible de résumer sa pensée de la manière suivante. Les races hiérarchisent injustement les sociétés et les races disparaîtront lorsque les membres de races différentes auront des rapports égalitaires. L'humanité doit comprendre les histoires de ces injustices raciales comme le colonialisme et l'esclavagisme.

Le constructivisme d'Haslanger fait prendre conscience qu'à l'intérieure d'une institution raciste dont les créateurs furent intentionnellement racistes, des membres peuvent ensuite par traditionalisme perpétuer ou amplifier des politiques ou des réglementations racistes sans pourtant être volontairement racistes comme les fondateurs d'origine. Des membres d'une institution peuvent être involontairement racistes par conformisme, par mimétisme, simplement parce que comme la majorité des citoyens ils ne remettent pas en question leur habitude, ils ne se demandent pas s'ils sont ou non complices de mœurs ou coutumes en partie racistes.

3.4- Rappel des forces et faiblesses des approches constructiviste, éliminativiste et réaliste

La force des constructivistes est la faiblesse des éliminativistes, au sens où au lieu de lutter pour l'élimination du concept de race sous prétexte qu'il est irréal biologique, vaut mieux promouvoir l'utilisation du concept de race en expliquant qu'elle est une construction sociale, qui organise traditionnellement des sociétés où les membres répartissent mal le pouvoir en privilégiant ou désavantageant certaines personnes en fonction de leur apparence. L'apparence d'une personne est souvent utilisée comme un « marqueur » qui permet de stigmatiser leur culture comme inférieure. Les constructivistes ne présupposent pas une nature humaine dont notre espèce d'hominidés pourrait être différenciée par des « races », comme on discrimine artificiellement des chiens ou des chevaux. Les deux constructionnistes, Haslanger et Mills, s'entendent justement sur le fait indéniable qu'historiquement les races structurent des inégalités socioéconomiques. Ces injustices sont les conditions de liberté de Blancs privilégiés qui furent également les conditions d'exploitation des non-Blancs. Les Blancs purent consacrer leur richesse au développement de leur culture en se consacrant aux sciences (technologies) et aux pratiques dont l'architecture et l'agriculture, parce qu'ils se sont libérés du dur labeur lié à la survie ou à l'industrialisation. Les Blancs se sont libérés longtemps du travail par l'exploitation de la meilleure des « ressources » planétaires, soit l'organisme vivant le plus performant, l'humain. Cette libération blanche du travail aliénant des nécessités a été possible grâce à l'esclavage d'Africains déshumanisés en sous-personnes dû à une « mauvaise apparence », et grâce à l'exploitation de la plus abondante des ressources planétaires par l'expropriation des Autochtones, le vol pur et simple des terres d'Amérique, où vivaient harmonieusement des peuples autochtones avant d'être colonisés, soit massacrés par millions, ou emprisonnés par milliers dans des réserves naturelles. Traditionnellement, le pouvoir de s'émanciper des conditions de survie ou des conditions de travail lié à l'essor du capitalisme et de l'industrialisation fut injustement réparti. Cette systématique injustice historique qui perdure encore aujourd'hui permet de

mettre en lumière des sociétés raciales qui sont les héritières de l'indigne histoire de la culture européenne suprémaciste et de l'impérialisme.

La puissance du constructivisme est de détourner notre regard d'une compréhension réductrice du racisme. Elle permet de prendre conscience du fait qu'il est déraisonnable de réduire le racisme à l'innocence ou la culpabilité d'individus ayant à l'égard des autres races des intentions malveillantes ou des croyances dénigrantes. Les constructivistes comme Mills détournent ainsi notre regard vers un racisme plutôt social qui s'imisce traditionnellement au cœur même de nos institutions politiques, sous la forme d'une culture raciale où des races sont discriminées ou désavantagées par une redistribution injuste des pouvoirs. Sans volontairement être racistes, mais tout de même coupables de racisme, des fonctionnaires ou acteurs d'une institution raciale peuvent ainsi *perpétuer* ou *amplifier* des inégalités socioéconomiques qui désavantagent les minorités racisées dans leur capacité à améliorer leur qualité de vie ou leurs conditions de travail.

Il est maintenant temps d'étudier plus spécifiquement ce qu'est le racisme. L'étude du racisme portera sur l'œuvre d'un constructiviste récemment décédé, Charles W. Mills. Il y aura inévitablement des répétitions par rapport aux idées exposées précédemment concernant son constructivisme racial, parce que chez Mills, la race et le racisme sont intimement liés.

Chapitre 4 : Des éléments de Charles Mills à propos du racisme

Ce quatrième chapitre présentera la théorie du racisme⁷ de Charles Mills. Les éléments étudiés seront abordés sous trois angles de recherche. Chacun de ces angles correspond à une école de pensée en philosophie critique de la race. Les spécialistes ne s'entendent pas sur la définition du racisme et il existe différentes théories du racisme, dont principalement les théories volitionnelle, doxastique et systémique. Pour confirmer ou infirmer notre hypothèse en conclusion, dans ce quatrième chapitre, nous proposons simplement d'étudier principalement ce que Mills pense du racisme volitionnel, doxastique et systémique. Rappelons que notre objectif est d'évaluer s'il existe ou pas une réalité biologique aux « race », et sinon s'il serait souhaitable d'utiliser un vocabulaire racial pour être en mesure d'identifier et comprendre des phénomènes raciaux, dont le racisme, mais surtout d'être critique à l'égard des injustices raciales. Ce dernier chapitre permet de comprendre qu'il est impossible d'étudier indépendamment ou bien les races, ou bien les racismes, car ces deux phénomènes sont les deux revers d'une même pièce : l'injustice systémique que subissent, subissent et subiront des minorités racisées. Autrement dit, il ne peut y avoir de racisme s'il n'y a pas de races. Des minorités ne peuvent pas subir du racisme si elles ne sont pas associées à une race. Sans l'identification et l'association de l'apparence de personnes à une race, il est impossible des racisées et des infériorisées.

Ce dernier chapitre se découpe donc en trois sections, dont chacune éclairera en partie la conception du racisme de Mills :

⁷ Pourquoi ce chapitre sur le racisme de Mills fut-il précédé de trois chapitres consacrés à l'étude critique des races? Il faut comprendre le rôle des races en société pour étudier adéquatement le racisme. Surtout, il ne faut avoir aucun doute sur l'irréalité biologique des « races » pour apprécier pleinement l'idée selon laquelle le racisme est une construction sociale et qu'il est avant tout systémique, car sinon la conscience aura tendance à constamment relativiser les injustices raciales qui sont ainsi dénoncées en supposant que certaines races sont néanmoins peut-être naturellement plus fortes que d'autres.

1- la théorie *doxastique* selon laquelle être raciste, c'est entretenir des *croyances* qui soutiennent l'infériorité de certains groupes racisés;

2- la théorie *volitionnelle* selon laquelle être raciste, c'est être animé par des sentiments haineux ou d'indifférence à l'égard des autres;

3- la théorie *systémique* selon laquelle être raciste, c'est consciemment ou pas créer, perpétuer ou amplifier des structures sociales constituées de lois ou de politiques qui désavantagent des minorités visibles injustement discriminées en fonction de leur race.

Il est à noter d'abord que le racisme du constructiviste Mills du présent chapitre, c'est d'abord ce qui infériorise racialement, c'est-à-dire principalement des politiques racistes fondées trop souvent sur une corrélation insidieuse entre le caractère et l'apparence. Les principales causes du racisme, ce ne sont pas principalement de supposées structures génétiques, mais bien des conditions politiques désavantageuses, dont principalement l'exploitation économique et la ségrégation scolaire qui sévissent encore aux États-Unis.

4.1- Racisme doxastique

Dans une encyclopédie philosophique publiée en mars 2018, Luc Faucher et Cloé Gratton définissent l'approche doxastique de l'étude du racisme comme étant une recherche mettant en lumière un système de croyances compris comme une condition nécessaire et suffisante à tout phénomène jugé raciste. Il et elle donnent deux formes pures de l'approche doxastique : celle de Naomi Zack, selon laquelle la condition minimale du racisme est un paradigme racial dictant un critère d'appartenance à différentes races. Ce paradigme peut être constitué de croyances, de normes ou de lois racistes ; celle de Shelby, selon laquelle le racisme est un type d'idéologie constituée « *d'un système de croyances illusoires largement reconnu servant à établir ou à renforcer des structures d'oppressions sociales* ». L'auteur et l'autrice concluent que le racisme doxastique est « *un amalgame de fausses croyances et de résistance cognitive à la révision*

rationnelle de ces croyances à la lumière des preuves du contraire. » (Luc Faucher, 2018). Dans cette première partie du chapitre 4 seront donc étudiés les éléments doxastiques de la conception du racisme chez Charles W. Mills.

4.1.1- Idéologie politique

La conception du racisme chez Mills permet de prendre conscience que la politique raciste chapeautant toutes les autres, c'est l'idéologie politique dominante de la « modernité » : le libéralisme classique (libre marché et individualisme) élaboré par les révolutionnaires à partir des Lumières, à partir du passage entre un régime féodal, où les puissants possédaient des terres, à un régime industriel et capitaliste, où les puissants possèdent des capitaux. Comme l'enseigne l'héritage de Mills, une erreur théorique généralement perpétuée dans les manuels scolaires contamine notre compréhension du monde et du temps. Les principales idéologies dont le socialisme, le libéralisme et le conservatisme ne sont pas des philosophies politiques sans race.

In revising the accepted narrative of the relation between colonialism, African slavery, and European Enlightenment liberalism and egalitarianism, these bodies of oppositional thought demand a new mapping that redraws both the time and space of the modern world order and admits *how crucial transcontinental racial exploitation has been to it*. Only on this basis can a new temporal order be created for all of us, rendering obsolete the “racial” time of human groups in relations of domination and subordination and signaling the advent of a new and united egalitarian time for the human race as a whole. (Mills, 2020, p. 314)

Sous cet angle, Mills nous rappelle entre autres un épisode historique très frappant. Après la Première Guerre mondiale, lors de la conférence de Versailles de 1919, six « nations anglo-saxonnes » opposèrent leur droit de veto à la délégation japonaise. Des politiciens anglais, étatsuniens, canadiens, australiens et d'Afrique du Sud refusèrent aux Japonais d'incorporer une clause d'« égalité raciale » dans le Pacte de la Société des Nations. Selon Mills, cette histoire dramatique devrait nous faire réfléchir sur la manière dont la notion de personne est fondée par ce genre d'institutions et par les idéologies qui les justifient. Il explique que selon des études récentes, nous apprenons que nos institutions se sont développées par des traditions racistes, dont le colonialisme, l'impérialisme et l'exploitation capitaliste. Il est par conséquent

convaincu que le statut de personne fut normalisé et hiérarchisé par une idéologie politique, en termes de plus ou moins humains. Le racisme de ces États est idéologiquement invisibilisé par la philosophie politique occidentale, au sens où en insistant trop sur l'idéal d'une justice libérale, les philosophes ont tendance à masquer l'injustice réelle. Ces philosophes sont principalement des idéologues issus de la doctrine du contractualisme. En 2008, 10 ans plus tôt que la précédente citation, dans son article « Racial Liberalism », il conclut ainsi :

Race and liberalism have been intertwined for hundreds of years, for the same developments of modernity that brought liberalism into existence as a supposedly general set of political norms also brought race into existence as a set of restrictions and entitlements governing the application of those norms... Racial liberalism, established by the racial contract, must be recognized for what it is before the promise of a non-racial liberalism and a genuinely inclusive social contract can ever be fulfilled. (Mills, 2008, p. 1394)

L'époque moderne s'amorce avec les révolutions politiques d'Occident faisant la promotion de l'idéologie positive des Droits humains, dont le droit à la liberté et à l'égalité des personnes humaines. Néanmoins, Mills souligne à juste titre que ce concept exclut certaines races, puisqu'elles sont supposément composées d'individus sous-humains. Le racisme est donc un ensemble de croyances d'une élite sociale justifiant la domination, le mépris et l'indifférence de classes sociales infériorisées.

Comme l'ont précisément identifié Bessone et Sabbagh, d'ailleurs, force est de constater qu'historiquement, dès l'origine, au tournant du 19^e siècle, le racisme est intimement lié à l'époque coloniale, où des capitalistes fondèrent leur domination économique. Comment? Par l'exploitation systématique des Africains dans les champs de coton, les gisements de diamants, les mines d'or, etc. Appiah illustre cette origine historique avec une citation émouvante de Du Bois. « *À l'époque coloniale, quand l'esclavage se racialisait, le fait d'être identifié comme Africain, ou plus tard, comme nègre, porteur de la "marque de la couleur", avait les conséquences négatives mémorablement rendues par Du Bois en ces quelques mots : "l'héritage social de l'esclavage ; la discrimination et l'insulte"* ». (Bessone, 2015, p. 65)

Dans l'introduction de son livre *Black Rights White Wrongs*, de 2018, Mills écrit que le projet de ce livre consiste à enseigner les caractéristiques du libéralisme racial. À force de lire l'œuvre de Mills, il faut bien admettre que sa philosophie critique de la race a une cible bien précise : le libéralisme des Lumières, qu'il qualifie audacieusement de racial. Il ne différencie pas un libéralisme non raciste d'un libéralisme raciste. Nous avons tendance selon lui à ignorer les exclus de l'histoire du libéralisme, de la Renaissance jusqu'à aujourd'hui et ce en passant par les supposées fameuses Lumières du 18^e, où pendant plus de 400 ans les Noirs comme les femmes furent systématiquement exclus des droits fondamentaux, dont le droit à l'égalité et à la liberté. Mills propose une historiographie révisionniste.

Thus Losurdo urges a revisionist historiography that would forsake uncritical adulation for an objective recounting of the documented history. If you add together what he calls the various "exclusion clauses" of liberalism's most celebrated manifestos, treatises, and declarations of human rights, you get a litany of oppressions rather than a list of emancipations. Even on paper, the white male working class does not get some of the rights we associate with modernity until the late nineteenth/early twentieth century, and in the case of white women and people of color, the wait has been even longer (and in some cases continues still). It is only possible to present this narrative as a triumphalist one because of the systematic erasure of these histories, and the tight focus on a small subset of the "political" population (the polis proper, so to speak): propertied white males. (Mills, 2017, p. xi)

En définitive, le récit triomphaliste du libéralisme n'est cohérent qu'à condition de se limiter à l'histoire des membres de la *polis*, de la communauté de citoyens libres et autonomes, c'est-à-dire, exclusivement les Blancs, à la fois mâles et propriétaires. Si Mills précise qu'il s'agit principalement des propriétaires parmi les Blancs, c'est parce qu'il ne faut pas oublier l'exclusion et l'exploitation systématique des classes ouvrières masculines blanches pendant l'ère industrielle.

4.1.2- L'ignorance blanche

« L'ignorance blanche doit donc être considérée comme une "tendance cognitive", une "disposition doxastique", mais elle n'est pas "insurmontable" ni "irréremédiable". Les Blancs peuvent être capables de vaincre l'ignorance blanche. »

(Bessone, 2020, p. 6).

L'ignorance blanche est un concept qui décrit les privilèges que les Blancs doivent à leur race, mais dont ils sont souvent inconscients. Les Blancs ont tendance à ignorer les avantages sociaux dont ils ne profitent que parce qu'ils ont socialement la chance d'avoir la bonne couleur de peau : accès plus facile au crédit, aux études supérieures, aux fonctions publiques, etc. Ils ont tendance à justifier ces avantages en fonction de leur mérite personnel, mais s'ils croient ainsi que c'est principalement leur effort et leur talent qui produisent leurs avantageuses conditions sociales, c'est parce qu'ils ignorent du même coup que ces avantages sont moins des réalisations personnelles que des effets insidieux d'un système raciste qui génère des inégalités tout autant racistes.

Rappelons que l'œuvre de Mills est en grande partie une théorie de la suprématie blanche et une critique de l'universalisme auto-proclamé des philosophes blancs qui diffusent ou enseignent une histoire partielle et biaisée de la modernité occidentale. Leur perception de l'histoire est arbitraire et illégitime parce qu'elle est corrompue par cette ignorance blanche. En élaborant son concept d'ignorance blanche, Mills cherche à

déceler ce que la domination cache, empêche, obstrue. En retour, il montre également de quelle manière cette ignorance est précisément la condition de possibilité de la domination. Si l'ignorance blanche est largement involontaire, elle s'impose avec force aux individus socialisés comme blancs dans une société raciste, que ceux-ci se pensent individuellement racistes ou non... Plus avant, l'ignorance blanche peut également affecter les conditions cognitives des personnes non-blanches. La blanchité n'est pas une propriété individuelle mais une forme de cognition sous-tendue par une position sociale, et plus vastement un modèle hégémonique... En ce sens, le travail de C. W. Mills enrichit la compréhension de la race comme principe de vision du monde, forgeant à la fois les manières de faire et de penser. (Solène Brun, 2022, p. 95)

Mills pense que les progressistes comme lui sont donc préoccupés par ce genre d'études épistémologiques, au sens où ils cherchent à comprendre comment cette idéologie raciste domine et

trompe nos esprits, au point de nous faire croire qu'il est juste qu'une élite de privilégiés puisse inférioriser des humains déclassés au rang médiocre d'ouvriers, de femmes, de Noirs, etc. Comment nos Blancs privilégiés et propriétaires de capitaux peuvent-ils impunément persister à nier l'injustice de leur supériorité? Comment ignorer qu'ils gagnèrent leurs injustes avantages en trichant, c'est-à-dire en transgressant les Droits des Noirs, des femmes, des ouvriers ? Comment oublier qu'historiquement ces glorieux et fortunés blancs violèrent leur dignité en les soumettant à des systèmes sauvages, dont l'esclavagisme (déshumaniser), le colonialisme (exproprier) et le capitalisme (exploiter)?

Dans le cas de la race, Mills pense que ce type de déni pourrait s'expliquer épistémologiquement par *l'ignorance blanche*. Il le définit comme étant un phénomène structurel plutôt qu'individuel. Une culture raciste constituée d'une mémoire sélective trompe la vision de l'histoire du monde qu'entretiennent les Blancs lorsqu'ils se comparent aux autres. C'est comme si la vision des Blancs avait un angle mort, laissant à l'abri des regards les histoires qui pourraient pourtant dévoiler le côté sombre de leur identité. Ce voile d'ignorance qui dissimule et trompe l'œil, c'est « *an inherited racialized set of concepts and beliefs, differential racial experience, and racial group interest, whites tend to get certain kinds of things wrong.* » (Mills, 2017, p. xvii).

L'ignorance blanche brouille la conscience collective des Blancs, c'est une sorte de dissonance cognitive parasitant nos consciences sociales, dont surtout le sens éthique de l'histoire. Pour Mills, la croyance en la légitimité de nos sociétés libérales issues des révolutionnaires du 18^e met en quelque sorte des œillères aux consciences des Blancs, au sens où ces utopies auraient tendance à affaiblir l'esprit critique que ces Blancs myopes pourraient ne plus cultiver, et perpétrer perpétuer l'ignorance des réalités cruelles sur lesquelles ils érigèrent les fondations de leur civilisation européenne, fondations qu'ils bâtirent à grands coups de colonialisme, d'esclavagisme et d'expropriation. Leur ignorance les empêcherait de se faire un examen de conscience ou de s'autocritiquer, en identifiant les réelles injustices qu'ils perpétuent

en maintenant le *statu quo*. De plus, leur innocence maintient les Blancs dans une idéologie trompeuse qui soutient que malgré ses imperfections, la société libérale actuelle évolue dans le bon sens.

...The modern world order, what Paul Keal calls “international society,” is created by European expansionism, and the conquest and expropriation of indigenous peoples is central to that process... If this is an obvious general reality that contemporary white Western contract theorists have ignored in their theorizing, it is a truth particularly salient in the United States (and its denial here is, correspondingly, particularly culpable)... ...So though progress has obviously been made in comparison to the past, the appropriate benchmark should not be the very low bar of emancipation from slavery and the formal repeal of Jim Crow but the simple ideal of racial equality. Unsurprisingly, then, people of color, and black American intellectuals in particular, have historically had little difficulty in recognizing the centrality of race to the American polity and the racial nature of American liberalism. No material or ideological blinders have prevented blacks and other people of color from seeing that the actual contract is most illuminatingly conceptualized as a racial one that systematically privileges whites at the expense of nonwhites... (Mills, 2017, pp. 40,43)

Étonnamment, les biographies de ces figures de proue du libéralisme sont un testament qui démontre l’ignorance blanche, soit la tendance systématique des modernes Blancs à jeter dans les oubliettes le récit qu’ils cherchent à dissimuler, et ce impunément en se parant de nobles intentions : ces monuments de la culture voulurent évidemment la paix, la justice, la prospérité, l’égalité, la liberté. Locke et Kant furent racistes, et le plus célèbre théoricien de la justice au 20^e siècle, Rawls, le célèbre américain et professeur de Harvard, ne jugea pas pertinent d’étudier les injustices qui faisaient souffrir depuis des siècles les Étatsuniens d’origine africaine à la peau noire.

Que peut bien vouloir dire John Rawls, se demande Mills, lorsque, dans *Théorie de la justice*, il parle idéalement d’une société avec une « *structure de base parfaitement juste* », si cette structure de base, en réalité, inclut « *puissances coloniales et impériales, colonies d’exploitation, sociétés d’esclavage racial et colonies blanches de peuplement* »? Le contrat racial sanctionnant un « *accord de groupe* » entre privilégiés blancs qui tiennent à « *restreindre l’égalité morale et politique eux-mêmes* ». (Maggiori, 2023, p. 3)

En citant Locke, Mills nous rappelle que comme bien d’autres européens, dont Kant, « *ils pensèrent qu’au commencement... Tout le monde était l’Amérique* », au sens où à leurs yeux, comparativement à leur civilisation européenne, les communautés autochtones n’étaient que des sociétés primitives ayant peu évolué, ayant « *en commun de ne pas avoir développé de structure politique, de ne pas connaître l’écriture, de ne pas avoir créé de mémoire historique, des sociétés qui ont en général une plus faible taille*

*démographique*⁸ ». (Lalonde, 1998, p. 158) En citant Franke Wilmer, Mills soutient que l'idéologie du progrès leur a permis pendant 500 ans de justifier leur domination des Rouges et des Noirs, lorsqu'ils les ont colonisés et civilisés par l'exploitation, l'esclavage et le génocide culturel. Pour les colons blancs, l'Amérique et l'Afrique furent des terres vierges et des peuples sauvages à exploiter. Pour civiliser ces sauvages qu'ils supposèrent incapables de se développer de manière autonome, les Européens devaient les exploiter par l'esclavage, ou pire les assassiner si par leur résistance ils ralentissaient l'expansion et l'évolution de la civilisation blanche. Lors de la découverte de l'Amérique et de l'Afrique par les Européens, Mills conçoit leur état d'esprit de la manière suivante.

« Ainsi, dans les commencements », nous dit Locke, « le monde entier était une Amérique ». Comme le souligne Francis Jennings, les idées jumelles de « terres vierges et peuples sauvages » sont des mythes centraux et mutuellement complémentaires. Ainsi, dans les deux cas, le territoire sera non peuplé, tout au plus habité par des « vermine », des « bestioles », des « bêtes humaines », qui font obstacle au développement (plutôt qu'en être capable elles-mêmes) et dont l'extermination, ou du moins le dégagement, est une condition préalable à la civilisation... En philosophie, on pourrait retracer ce fil commun dans les spéculations de Locke sur les incapacités de l'esprit primitif, le déni de David Hume que toute autre race que les Blancs ait pu créer des civilisations qui en valent la peine, les réflexions de Kant sur la différence de rationalité entre les Noirs et les Blancs, la conclusion polygénique de Voltaire que les Noirs constituaient une espèce distincte et moins apte, le jugement de John Stuart Mill pour qui ces races « dans leur minorité » n'étaient propres qu'au « despotisme ». (Ndiaye, 2023, pp. 93,106)

[Pour finir en beauté, en fait, dans l'horreur, voici l'éloquent extrait de « l'œuvre » de Kant, cité par Mills] : In the hot countries the human being matures earlier in all ways but does not reach the perfection of the temperate zones. Humanity exists in its greatest perfection in the white race. The yellow Indians have a smaller amount of Talent. The Negroes are lower and the lowest are a part of the American peoples. (Mills, 2017, p. 95)

4.2- Critique de la théorie du racisme volitionnel de Jorge Garcia

En définitive, jusqu'à présent, il semble clair que le racisme est en partie une idéologie justifiant la domination politique et autorisant l'exploitation économique de minorités ethniques ségréguées. Mills développe dans son œuvre une théorie selon laquelle le racisme est principalement systémique. Pour y

⁸ Malgré une apparence de contradiction, pour témoigner de l'état d'esprit des Européens lors de la découverte du continent africain, le sociologue Michel Lalonde souligne que « Les termes "primitifs" ou "archaïques" ne doivent pas être compris de façon péjorative. Ces sociétés ne sont pas inférieures... À moins de tomber dans des préjugés racistes... ou des préjugés évolutionnistes..., on voit mal avec quel critère universel quiconque pourrait s'ériger en tribunal des peuples et décréter que les uns sont meilleurs que les autres. » (Lalonde, 1998)

parvenir, il critique entre autres une théorie rivale du racisme, nommée volitionnelle, notamment défendue par le philosophe Jorge Garcia. La théorie du racisme affectif ou volitionnel « *avance que ce sont les émotions ou les dispositions non cognitives de ceux-ci qui constituent l'essence du racisme* ». (Luc Faucher, 2018)

Dans son article «The Heart of Racism », le philosophe Jorge Garcia développe cette théorie volitionnelle selon laquelle le racisme est principalement une affaire d'émotion et de volonté. Il conçoit plus précisément « *le racisme comme une forme vicieuse, il est une haine, une malveillance, dirigée contre certaines personnes en raison de leur race* ». (Bessone, 2015, p. 130) Il distingue deux formes de racisme. Sa forme principale, écrit-il, fait du raciste une personne haineuse et malveillante à l'égard des autres races, et sa forme dérivée fait du raciste une personne plutôt indifférente au sort réservé aux personnes racisées. Selon Garcia, le racisme n'est pas principalement doxastique ou systémique, mais plutôt une affaire de volonté : un raciste est celui qui éprouve des sentiments mauvais, et sous l'impulsion de ces sentiments, le raciste est toujours mal intentionné, affecté par une mauvaise volonté, lorsqu'il méprisera, intimidera, discrimînera, lynchera, pendra, etc.

Faucher et Gratton expliquent rigoureusement la pensée de Garcia :

Selon lui, ce qui sous-tend les jugements raciaux et les actions que l'on juge être racistes est la malveillance, soit, une « déformation du caractère » (2004, 41) qui est à l'opposé de la bienveillance et de la justice (tel qu'il l'explique parfois, elle est à l'opposé de « l'amour bienveillant »), et qui conduit à l'insouciance du bien-être des personnes d'un autre groupe racisé. Il est à noter, pour les fins d'une discussion ultérieure, que pour Garcia, il n'est pas nécessaire d'avoir des croyances à propos de l'existence de races pour pouvoir exprimer des attitudes malveillantes envers les membres d'une race spécifique (2001, 134). (Luc Faucher, 2018)

Dans son article « Heart Attack », Mills critique cette conception du racisme chez Garcia. Un des problèmes selon Mills est qu'il réduit le racisme à la mauvaise volonté, tout en prétendant offrir une conception non doxastique du racisme.

L'objection de Mills consiste à dire que Garcia a tort de concevoir le racisme de manière tripartite : ressentir, penser et agir ; « j'agis volontairement de manière raciste parce que j'ai des pensées et des

sentiments racistes ». La critique de Mills consiste à défendre l'idée qu'il a tort de limiter ainsi le racisme à la mauvaise volonté, parce que parfois une personne est raciste involontairement, malgré elle, et souvent, elle ignore être raciste parce qu'elle est paternaliste, au sens où elle prétend être bienveillante à l'égard des races qu'elle juge naturellement inférieures à la sienne, qu'elle juge donc devoir aider, parce que leurs membres ne seraient pas assez autonomes et intelligents pour s'organiser et prendre soin d'eux-mêmes, se développer librement. Selon Mills, il existe donc d'autres types de racisme que celui que Garcia identifie comme étant une mauvaise volonté. Un sudiste bienveillant pourrait avoir la bonne intention de civiliser, d'héberger et de nourrir ses esclaves noirs. Puisqu'il veut aider ses esclaves à survivre, le sudiste est bien intentionné, et s'il est raciste, ce n'est pas parce qu'il est mu par une mauvaise volonté comme le suppose Garcia. Le sudiste veut leur bien comme son bien. Il est néanmoins raciste du point de vue doxastique, parce qu'est raciste sa croyance paternaliste selon laquelle ses esclaves sont inférieurs au point qu'ils ne sont pas capables d'être libres.

Avec raison, Mills pense aussi qu'on peut parfois avoir de la haine pour quelqu'un, tout en sachant qu'elle est injustifiée, et donc qu'elle ne doit pas influencer nos actions ou nos pensées. On est régulièrement dans des postures d'autodiscipline, où on filtre nos sentiments, afin de ne pas se laisser influencer par ceux que nous jugeons indignes de nous. On peut avoir de la mauvaise volonté envers une personne, sans pour autant la haïr, comme lorsque l'on souhaite soudainement et honteusement la mort d'un proche pour empêcher son héritage.

Concernant la prétention de Garcia de concevoir le racisme de manière non doxastique, l'objection consiste à soutenir d'entrée de jeu qu'il y a nécessairement des croyances impliquées lorsque le raciste étiquette des personnes comme étant des « Noirs », des « Jaunes » ou des « Rouges ». Au cœur du raciste, sa croyance fondamentale que les « Noirs » sont comme ci, et pas comme ça, est aussi reliée à un complexe réseau de croyances qu'il hérita lors de sa socialisation, dont l'éducation et l'enseignement que lui léguaient diverses formes d'autorités, comme ses parents, ses enseignants, les policiers, les

journalistes, etc. Mills suggère cette erreur de Garcia en citant un passage de Frantz Fanon dans *Peau noire, masques blancs*, lorsque ce dernier décrit sa frustration de ne pas pouvoir être un homme parmi d'autres hommes, dû au paradigme racial qui lui a imposé une identité raciale, tissée par les « Blancs » à partir de mille expériences riches en détail, anecdotes, histoires : « *If one feels antipathy and hatred toward blacks, then surely, as suggested above, it is precisely because of certain beliefs about blacks, for example that they are violent, animalistic, savage, prone to crime, libidinous, potential rapists, a threat to one's family and neighborhood, etc.* » (Mills, 2003, p. 40)

Pour nous convaincre de l'absence fréquente d'une mauvaise volonté animée par la haine dans plusieurs formes patentées de racisme, Mills compare finalement le racisme au sexisme et au spécisme. Il est évident que la plupart des pères, frères et amants aiment les femmes avec qui ils vivent. Pourtant, ils sont trop souvent sexistes en croyant pour leur bien-être qu'elles auraient intérêt à rester mères au foyer, à ne pas devenir politiciennes ou professionnelles. Il est évident que la plupart des éleveurs n'ont pas de haine pour les animaux de leur ancienne ferme transformée en industrie de masse, mais ils sont pourtant spécistes, en croyant pour leur bien-être qu'ils auraient intérêt à rester des animaux exploités, pour la saveur de leur chair, et ce malgré les conditions cruelles où ils vivent et sont abattus.

Mills termine son article en nous convainquant que la dimension systémique du racisme est plus fondamentale que sa dimension volitionnelle. Élevé dans une structure sociale exploitant les animaux ou les femmes, si un homme contribue à sa reproduction, si comme à l'habitude il ne critique pas des normes qui l'avantagent, eh bien, ce n'est pas principalement dû à des sentiments vicieux à leur égard, mais dû à la croyance que leur traditionnelle supériorité justifie leur domination.

I suggest that the most important kind of racism, in terms of the numbers of people affected, and the level of oppression involved, is, similarly, social-systemic, and that many whites have historically been "innocent racists," in the sense that they have taken for granted the inferiority of people of color, without this belief's being attended by Garcia's "ill-will." But nonetheless, their racism has helped to reproduce systemic oppression, so that their beliefs have been far from innocent in their consequences. Native American expropriation, African slavery, European colonialism, arose not out of spontaneous antipathy to the racial

Other in the individual European heart but as a result of larger socio-economic processes for which personal "vice" cannot plausibly be explanatory. (Mills, 2003, p. 61)

4.3- Racisme systémique

Le racisme systémique est l'ensemble des conditions sociales desquelles des inégalités socioéconomiques sont créées par des personnes sous l'influence d'idéologies ou d'intentions basées sur les races. Étudier l'aspect systémique du racisme, c'est rechercher pourquoi et comment des personnes laissent leur volonté être animée par des intentions malveillantes et des croyances infériorisantes à l'égard des personnes qui ne partagent pas leur race, l'apparence de leur respective ascendance géographique. Plus concrètement, étudier le racisme systémique c'est rechercher des outils conceptuels qui permettent d'observer des cultures raciales à l'intérieur desquelles une socialisation basée sur une discrimination des races génère d'injustes relations de domination. Par exemple, est de l'ordre d'un racisme systémique un taux de chômage élevé chez les personnes de couleurs, car cette statistique représente un phénomène social qui transcende les intentions ou les croyances de chacun des individus impliqués de près ou de loin par chacune des pertes d'emploi, des mises à pied. Une pléthore d'exemples est d'ordre systémique : un taux de pauvreté ou de criminalité où une minorité raciale serait surreprésentée, des pratiques d'embauche discriminatoires qui empêchent les personnes de couleur d'accéder à des emplois de qualité, le profilage racial, etc. Luc Faucher et Cloé Gratton expliquent l'origine de ce concept sous l'angle d'un racisme plutôt institutionnel:

Le terme fut introduit par Carmichael et Hamilton (1967) pour référer aux inégalités sociales, économiques ou politiques qui [...] proviennent de structures sociales ou de pratiques culturelles, ou encore d'institutions politiques (écoles, systèmes de santé, système électoral, procédure de nomination judiciaire, etc.) qui créent, perpétuent ou accentuent les avantages que possède injustement un groupe dominant sur un groupe racisé, dominé. (Luc Faucher, 2018)

Solène Brun et Patrick Simon expliquent qu'il existe un sens qui est commun aux trois acceptions du racisme systémique, structurel ou institutionnel.

L'approche du racisme comme structure sociale permet en outre de considérer les conditions de production du racisme individuel comme relevant aussi de conditions de socialisation. Envisager le racisme comme un système permet ainsi de comprendre son pouvoir socialisateur... De cette manière, il ne s'agit pas de

considérer que les actes individuels n'importent pas, mais d'en rattacher l'analyse à la manière dont ils (re)produisent l'ordre social racialisé en même temps qu'ils en sont le produit. (Solène Brun, 2022, p. 24)

Sous cet angle, il serait pertinent de différencier l'aspect doxastique de l'aspect systémique d'un phénomène économique où Mills essaie d'identifier le caractère racial du libéralisme.

Liberalism, I suggest, has historically been predominantly a racial liberalism (Stokes and Meléndez), in which conceptions of personhood and resulting schedules of rights, duties, and government responsibilities have all been racialized. And the contract, correspondingly, has really been a racial one, an agreement among white contractors to subordinate and exploit non-white noncontractors for white benefit (Mills, *Racial Contract*). Insofar as moral debate in contemporary political theory ignores this history, it will only serve to perpetuate it. (Mills, 2008, p. 1381)

Dans son œuvre, Mills insiste sur ce que représente trop souvent sur le plan doxastique une personne colorée aux yeux des Blancs bénéficiant de conditions sociales avantageuses comme la fortune, la diplomation ou la réputation. Ces Blancs ont tendance à croire que les personnes colorées sont des sous-personnes, au sens où elles sont inférieures sur le plan culturel, ou sur le plan du caractère dont les talents ou les efforts qu'elles déploient. Dans cette dernière citation, Mills croit que la culture interne cimentant les communautés de politiciens blancs fut raciale, au sens où leurs politiques économiques furent la promotion d'un racisme systémique à l'égard des relations entre employeurs et employés, où traditionnellement il fut convenu tacitement ou ouvertement que les employés exploités seraient le plus possible issus de communautés racisées, non blanches, et que les employeurs exploitants seraient le plus possible issus des communautés blanches. De manière générale, cette citation identifie comme raciale la relation qu'entretiennent des hommes politiques et des hommes d'affaires. Mills identifierait comme raciale et systémique cette culture partagée par ces deux classes dirigeantes libérales.

Le côté face de la pièce maîtresse d'où s'articulent nos institutions libérales, ce n'est pas principalement une idéologie politique (doxastique) garantissant les libertés individuelles et la participation démocratique des citoyens, qui trop souvent est réduite au droit de vote une fois aux quatre ans. Cette doctrine de la démocratie libérale n'est vraie qu'en partie, et cette demi-vérité permet d'en ignorer une autre, soit le fait indéniable qu'en réalité, historiquement (historiquement au sens de

systemique, de traditionnellement, culturellement) parlant, le libéralisme fut dès l'origine jusqu'à aujourd'hui, un contrat de domination raciale (inégalité systémique) entre des minorités non blanches dominées et une majorité blanche dominante. Les suprémacistes blancs désiraient (volitionnel) que les «non-Blancs» n'aient pas ou très peu d'influence au niveau des délibérations politiques (système au sens de culture citoyenne discriminatoire) desquelles les lois (racisme institutionnel) sont érigées et imposées à tous comme étant les règles du jeu en société.

The opposition between white and nonwhite has been foundational to the workings of American social and political institutions (the United States Congress made whiteness a prerequisite for naturalization in 1790, and social and juridical whiteness has been crucial to moral, civic, and political status). As Matthew Frye Jacobson points out, "In the colonies the designation 'white' appeared in laws governing who could marry whom; who could participate in the militia; who could vote or hold office; and in laws governing contracts, indenture, and enslavement. (Mills, 2008, p. 1389)

D'autre part, le côté pile de cette pièce ce n'est pas une idéologie économique garantissant la libre concurrence et tendant à réduire l'intervention de l'État. Ce que cette partie de la vérité recèle, c'est qu'en réalité, le libéralisme est principalement un contrat de domination (culture politico-économique) entre une élite de capitalistes, désirant que les « non-blancs », pour mieux les exploiter, n'accèdent pas ou très difficilement à des propriétés générant du profit, dont les moyens de production et le capital d'investissement initial.

Mills affirme que les théoriciens noirs contestent le libéralisme à l'américaine. Depuis la révolution étasunienne, les progressistes noirs pensent que l'injustice raciale actuelle est et fut déterminée par l'impérialisme, le colonialisme, l'esclavagisme et le ségrégationnisme. Chacun de ces « isme » est un contrat d'exclusion soumettant une minorité raciale et ethnique à une hiérarchie sociale, où des privilégiés blancs peuvent et peuvent impunément les exploiter économiquement. En s'appuyant sur Paul Keal, Mills soutient que l'ordre mondial moderne et actuel fut créé principalement par l'expropriation de peuples autochtones. Par qui? Par des hommes politiques et d'affaires, que tout progressiste qualifierait à la fois de racistes, de sexistes et d'élitistes. Elle est systématique l'attitude dominatrice des politiciens et hommes

d'affaires au pouvoir, aux commandes de nos sociétés. Mills nuancerait en soulignant néanmoins que la culture de ces libéraux est raciale, au sens où trop souvent ils ne sont pas racistes au sens de malveillant. Leurs organisations raciales exploitant les minorités racisées sont plutôt de l'ordre d'une tradition, où une histoire raciale transcende toutes leurs volontés et leurs croyances personnelles. Mills dirait que ce problème est d'ordre social, non pas personnel au sens de relatif à des individus qu'on pourrait individuellement juger de racistes.

Dans son article « Racial Justice » écrit il y a cinq ans, en 2018, Mills défend la thèse selon laquelle la justice raciale est un concept qui permet d'observer des complexités théoriques. Selon lui, le nouvel éclairage qu'il propose du racisme permettrait entre autres de relier historiquement l'actuel racisme avec l'expansionnisme européen.

I have argued elsewhere (Mills 2003, ch. 7) that we can demarcate at least six dimensions of racial injustice: the economic, the juridicopolitical, the cultural... (Mills 2017, ch. 7), not just the obvious examples of slavery, indigenous expropriation, colonial forced labour... but later patterns of *de facto* disadvantaging such as employment discrimination, unequal access to transfer payments from the state, confinement to segregated neighbourhoods, diminished opportunities to get bank loans, mortgages, decent education for one's children, and so on. (Mills, 2018, p. 85)

Mills pense que le racisme est d'une part une injustice institutionnalisée qui crée et infériorise des races. Selon Mills, des institutions peuvent générer des cultures ou modes de vie qui ont tendance à discriminer systématiquement les autres races, au point où une majorité de privilégiés peut finir par se croire supérieure, par penser que les individus appartenant à d'autres races sont des sous-personnes, pouvant ainsi être légitimement exploitées économiquement, ou sous-représentées politiquement dans des fonctions gouvernementales, ou sur-représentées dans des institutions désavantageuses comme les prisons aux États-Unis. D'autre part, une institution est créée et maintenue grâce à des dirigeants souvent motivés par des politiques ou des idéologies. Selon Mills, c'est parce que les dirigeants d'un pays avaient besoin de main-d'œuvre bon marché que la classification raciale a été créée.

Le racisme fut et est individuel, mais il fut, est et sera toujours principalement systémique, au sens où il est un problème de société, non pas un problème vécu à l'échelle individuelle. Nos cultures raciales

s’immiscent dans nos programmes scolaires, dans nos politiques, dans nos relations économiques et dans nos législations. Au lendemain du récent et malheureux décès du professeur Charles Mills, j’entendis un humoriste québécois raconter l’histoire du 2^e amendement de la Constitution américaine qui permettait et permet aux citoyens de porter une arme pour défendre leur liberté face à un éventuel gouvernement tyrannique. J’ai aussitôt éclaté de rire en passant à ce que Mills en penserait.⁹ En fait, ce droit fondamental, à l’époque réservé aux hommes blancs, autorisait ces derniers à fusiller des esclaves noirs rebelles ou des femmes dissidentes. En relisant ce passage après plusieurs mois d’étude, je me souviens d’une discussion récente avec un enseignant d’histoire. Il m’a confirmé cette intuition en m’expliquant que le fameux droit au port d’arme fut aussi motivé par la nécessité pour les suprémacistes de pouvoir mettre au pas leurs esclaves, les mettre en joue s’ils voulaient jouer les trouble-fêtes ou leur tirer une balle dans la jambe s’ils s’enfuyaient. Sous cette condition, un suprémaciste ne pouvait pas perdre son bien meuble, son investissement.

Par rapport aux amendements constitutionnels, Mills que le quatorzième¹⁰ et le quinzième¹¹ amendement de la Constitution américaine n’ont pas conduit à des conditions juridiques antiracistes. Ils n’étaient que de la poudre aux yeux, afin que le monde ne voit pas l’envers du décor, soit la décision Dred Scott de 1857.

Throughout the United States, the American political descendants of these [European] discovering sovereigns overnight became owners of land that had previously belonged to Native Americans.” Blacks were enslaved in the South and racially stigmatized in the North, where they had a lesser schedule of rights—indeed, according to the 1857 Dred Scott decision, “no rights which the white man was bound to respect.” (Mills, 2017, p. 41)

⁹ D’ici la fin du mémoire, les formules lyriques ou oralisantes auront pour fonction d’activer un sentiment d’indignation qui permettra au lecteur de mieux comprendre l’injustice historique soulevée par Mills.

¹⁰ Le quatorzième amendement vise à protéger le droit des anciens esclaves afro-américains émancipés par le treizième amendement de la Constitution des États-Unis, en particulier dans les États du sud. Il garantit la citoyenneté à toute personne née aux États-Unis.

¹¹ Le quinzième amendement garantit le droit de vote aux anciens esclaves.

Dans le cadre de ce mémoire, il est inutile de mentionner chacun des nombreux événements historiques qui confirment la présence permanente aux États-Unis d'un racisme à la fois systémique et historique, puisque cette présence d'un racisme ambiant perdure depuis déjà plus de 400 ans. Néanmoins, il faut insister sur les inégalités que subissent encore aujourd'hui les Étatsuniens de couleur.

En citant Borstelmann, concernant le colonialisme, Mills souligne que l'appropriation blanche du travail noir et de la terre rouge sont la culture et la richesse présentes des nations étasuniennes. Concernant le ségrégationnisme, Mills souligne que le régime Jim Crow expliquait et explique pourquoi les « Blancs » avaient et ont un meilleur accès à l'éducation, à l'emploi, à la propriété, aux prêts bancaires et aux logements. Les mesures politico-économiques ont historiquement creusé l'écart entre les pauvres non-Blancs et les riches Blancs : les familles blanches sont en moyenne seize fois plus fortunées que les familles noires ; treize fois plus que les familles latinos.

Mills termine son livre en illustrant sa pensée et son projet politiques. Par son œuvre en tant que militant, professeur et chercheur, Mills a combattu l'aspect systémique et symptomatique d'une maladie sociale qui gangrène et gangrènera sûrement encore longtemps les relations raciales aux « États-désunis », comme partout ailleurs dans nos mondes culturellement ségrégués, hiérarchisés:

In his research on the causes of the deepening racial inequality between whites and blacks, Thomas Shapiro found that “[white] family assets are more than mere money; they also provide a pathway for handing down racial legacies from generation to generation.” Since we are in the middle of the greatest intergenerational transfer of wealth in United States history, as first the parents of the baby boomers and then the boomers themselves die and pass on nine trillion dollars of assets to their children, these inequalities can only be exacerbated. But in Shapiro’s interviews with white families, they consistently deny or downplay this racial head start they get from the legacy of white supremacy [...] (RIP Mills, 2021) + (Mills, 2017, p. 47).

Voici une liste d'éléments visant à résumer la conception du racisme de Charles W. Mills :

- C'est en partie l'idéologie eurocentriste qui légitime la posture paternaliste de blancs pensant devoir civiliser d'autres races en assimilant leur culture à la leur.

- C'est en partie le libéralisme, soit l'idéologie politique qui légitime, au nom de la majorité et de l'individualisme, les inégalités sociales desquelles des minorités racisées et désavantagées n'ont pas accès aux mêmes ressources, aux mêmes pouvoirs. (Mills ne dit pas ce que tu as écrit à la suite)
- C'est en partie le capitalisme, soit l'idéologie économique qui légitime l'énorme difficulté des minorités non blanches et racisées d'être des employeurs, en concurrençant les fortunes blanches, bien campées de l'autre côté d'un fossé creusé par la transmission de patrimoines familiaux souillés par le sang et la sueur de plus de 400 ans de colonialisme, d'esclavagisme, d'expropriation, d'impérialisme.
- C'est l'ignorance au cœur d'une conscience qui a du mal à connaître les sources historiques du privilège d'être un corps blanc ou du désavantage d'être un corps noir, car ces événements et ces époques d'aliénation sont peut-être difficiles à assumer, ~~à avouer~~. En effet, la connaissance de notre histoire raciale aurait cognitivement tendance à condamner et culpabiliser les Blancs et à enrager les non-Blancs. Trop souvent les victimes comme les agresseurs ont tendance à jeter aux oubliettes des injustices historiques qui semblent irréparables.
- Le racisme est systémique au sens d'historique, car il fut un contrat de domination, au sens où le racisme fut une idéologie politico-économique qui légitima l'organisation sociale d'une majorité blanche raciste qui exploita des minorités racisées :
 - se libérer du dur labeur de la colonisation, des tâches ingrates liées aux besoins vitaux, comme défricher, dessoucher et dérocher une terre afin d'y bâtir un abri et d'y cultiver des aliments ;
 - se libérer du dur labeur de l'industrialisation, des tâches ingrates liées aux désirs superflus, comme les travaux machinaux et productifs, tels récolter du minerai, le transformer en pièce, l'assembler sur une chaîne de montage et le commercialiser.
 - Ces travaux forcés ou cette main-d'œuvre bon marché que furent les minorités racisées permirent aux Blancs d'empocher des profits faramineux dont ils avaient

besoin pour satisfaire leurs désirs insatiables de consommer ou posséder toujours plus, toujours mieux.

- Historiquement, si les sociétés blanches ont pu conquérir la main-d'œuvre abondante d'Afrique et les ressources abondantes d'Amérique, c'est parce que l'évolution technoscientifique de leurs armes à feu ou de leurs techniques militaires les a confortées dans une position de force, dont elles abusèrent, en pensant entre autres qu'elles n'avaient qu'à se servir, qu'à soumettre les peuples à leur impérial fantasme de grandeur, qu'à diriger les races jugées inférieures vers le progrès technoscientifique des Lumières, à coup d'assimilations, de génocides culturels.

Conclusion

Revenons à ma question de départ : peut-on croire en l'existence des races sans pourtant faire preuve de racisme ? En apparence, il semble crédible de croire que des biologistes observent la réalité factuelle de quelque chose comme des différences raciales lorsqu'ils expliquent, par exemple, par elles, comment l'humanité a dû adapter, au fil des mouvements migratoires, sa production de vitamine D3 en raison de changements importants d'exposition au soleil. Il semble tout aussi crédible de croire que des généticiens observent la réalité factuelle des races lorsqu'ils prédisent avec exactitude la race unique à laquelle s'identifient les Étatsuniens, ou lorsqu'ils prédisent avec autant d'exactitude des prédispositions raciales à certaines maladies héréditaires.

Néanmoins, plusieurs recherches démontrent en réalité le contraire :

- Chaque humain est Africain d'origine et non pas le descendant du premier de sa « race » ayant une apparence plutôt qu'une autre. En réalité, chaque humain n'est pas originaire d'un élevage artificiel ou d'une évolution autarcique dans un strict isolement reproductif. Au contraire, chaque personne est originaire d'un foisonnement de croisements générés lors des nombreuses migrations, lorsqu'à partir de l'Afrique l'humanité a peuplé et exploré la planète.
- Chaque humain a une peau dont la teinte provient originellement d'un spectre infini de pigmentations qu'il est impossible de catégoriser sans être arbitraire. En effet, les « races » ont été originellement inventées par des naturalistes racistes qui justifiaient la domination culturelle des « Blancs » en hiérarchisant faussement les « races ».
- Trop de récupérations politiques se produisent (par exemple, des suprémacistes consolident leur préjugé raciste et dénigrent les autres « races ») si l'on continue de parler en termes de race. Les réalistes raciaux devraient remplacer le terme « race » par le terme « population ». Sinon, il serait souhaitable de les juger racistes lorsqu'ils essaient de se et de nous convaincre qu'en réalité elles

existent biologiquement parlant les « races », et ce malgré l'histoire de toutes ces erreurs scientifiques et ces horreurs éthiques générées par des croyances scientifiques plus que douteuses.

Au premier chapitre, on prenait conscience qu'en considérant l'histoire des naturalistes qui ont hiérarchisé les races, on s'attendait logiquement à des conclusions génétiques beaucoup plus fortes. Au lieu de cela, malgré le zèle et la rigueur des naturalistes lorsqu'ils ont essayé de nous convaincre que les connaissances raciales de leur pseudoscience élucideraient nos incompréhensions sociétales et solutionneraient nos problèmes sociaux, les découvertes récentes en génétique discréditèrent les opinions raciales, infirmèrent leurs hypothèses raciales. Persister à penser que d'humaines apparences raciales demeurent génétiquement déterminées par une ascendance géographique, tout en sachant qu'aucun gène de caractère telle la vaillance ou l'intelligence n'est à ce jour identifiable, c'est risquer de ne pas tirer des enseignements d'une des plus grandes leçons d'histoire. Force est de constater que toute cette histoire de « races » supposément naturelles n'était au fond qu'une somme de constructions sociales justifiant la domination culturelle et l'exploitation économique de Blancs ayant besoin de main-d'œuvre et de ressources, et ce tout en se faisant bonne conscience, tout en prétendant avec paternalisme devoir accomplir une mission civilisatrice, devoir sauver les peuples inférieurs de leur sauvagerie, de leur sombre inculture.

En d'autres mots, penser que les « races » ont une réalité biologique, c'est continuer de jouer ce jeu dangereux des naturalistes d'autrefois, soit de laisser sous-entendre que les traits distinctifs d'une personne sont déterminés par des gènes. Consacrer de l'énergie à défendre l'idée que les « races » humaines sont biologiquement déterminées, c'est perdre du temps précieux dont on a besoin pour révolutionner les consciences humaines, pour réformer notre vision de la société, afin d'en léguer et d'en enseigner une qui soit nettement améliorée : les « races » ne furent pas, ne sont pas et ne seront jamais un phénomène biologique. En effet, l'histoire des « races » soulève qu'elles furent inventées et non

découvertes, qu'elles furent utilisées comme on utilise une arme, qu'elles essentialisèrent, infériorisèrent et dépersonnalisèrent des minorités raciales à des fins d'exploitations économiques.

Selon la perspective constructiviste étudiée au troisième chapitre, il est non seulement raciste de croire en la réalité biologique des races, mais il est d'autant plus raciste de croire en l'irréalité sociologique des races. Défendre l'irréalité sociologique des races, c'est masquer, ou du moins atténuer, des réalités sociales et raciales de très grande importance :

- Ce n'est pas la réalité biologique d'une ascendance géographique qui peut ruiner une carrière ou gâcher une vie, ce sont des constructions raciales discriminatoires et interconnectées qui peuvent injustement et indignement renverser ou impacter cette même vie.
- Ce qui affaiblit injustement les conditions de vie des minorités raciales, ce n'est pas dix des 20 000 gènes d'une personne, mais plutôt des inégalités socioéconomiques réelles : la richesse d'une personne blanche des États-Unis d'Amérique est en moyenne 16 fois plus élevée que celle d'une personne noire. Cette gargantuesque inégalité n'est donc pas déterminée par l'apparence d'une ascendance géographique, comme l'avancent les réalistes raciaux, mais plutôt par un clivage socioéconomique.
- Cette injustice historique et systémique n'est pas sociologiquement irréaliste. Au contraire, elle est déterminée par des héritages transmis au fil de générations qui ont ponctué des centaines d'années d'esclavagisme, de colonialisme et d'expropriation.

Que faire? Quoi penser? Qu'est-ce qui est souhaitable? Deux choix s'imposent : ou bien on continue de rechercher des preuves que les « races » sont biologiquement réelles et on ne recherche plus de preuves que les races sont sociologiquement réelles, ou bien on cherche à déconstruire activement les politiques raciales à l'intérieur d'institutions où sont perpétuées ou amplifiées involontairement de vieilles cultures racistes, de traditionnelles et injustes répartitions raciales des pouvoirs.

Pour l'heure, ce mémoire invite simplement à oublier et à laisser tomber les « races » biologiques, à se souvenir que les races furent et sont réellement des constructions sociales générant des inégalités. Des intellectuels et activistes doivent continuer l'œuvre de Charles W. Mills afin de réparer des sociétés encore très impactées par les inégalités coloniales.

Bibliographie

- Ajari, N., 2023. *Pourquoi il faut lire "Le contrat racial" de Mills*, par Norman Ajari. Philosophie magazine, 21 février.
- Bessone, M., 2013. *Sans distinction de race? Une analyse critique du concept de race et de ses effets pratiques*. s.l.:Vrin.
- Bessone, M. 2015. *Race, Racisme, Discriminations. Anthologie de textes fondamentaux.. L'Avocat du diable* éd. France: Hermann.
- Bessone, M. 2020. *"Ignorance blanche", clairvoyance noire? W.E.B. Du Bois et la justice épistémique. Raisons politiques*, 2(78), p. 144.
- Delacampagne, C. 2001. *Une histoire du racisme*. s.l.: Le livre de poche.
- Heyer, Évelyne. C. R.-P., 2017. *Nous et les autres*. France: Chirat.
- Heyer, Évelyne. P.-H. G., 2020. *La notion de race. Un regard actuel de la biologie et de la génétique*. Le Seuil, Issue 107, pp. 9-18.
- Glasgow, J. 2008. *On the Methodology of the Race Debate: Conceptual Analysis and Racial Discourse*. Philosophy and Phenomenological Research, LXXVI No. 2, March 2008(2), pp. 333-358.
- Haslanger, S. A. 2012. *Resisting Reality: Social Construction and Social Critique*. s.l.:Presse universitaire d'Oxford.
- Aronson, Joshua. A. L. A. J. M. D. C. R. D. N. R., 2009. *Rising to the threat: Reducing stereotype threat by reframing the threat as a challenge*. Journal of Experimental Social Psychology, pp. 166-171.
- Glasgow Joshua. S. H. C. J. Q. S., 2019. *What is race?*. New York: Oxford University Press.
- Lalonde, M. 1998. *Comprendre la société, Une introduction aux sciences sociales*. Télé-université éd. Québec: Presses de l'Université du Québec.
- Faucher, Luc. C. G., 2018. *Racisme*. Encyclopédie Philosophique. <https://encyclo-philos.fr/racisme-a>.
- Maggiore, R. 2023. *Charles Wade Mills, pionnier des "Black Studies"*. Libération, 8 Mars, pp. 1-3.
- Mills, Charles W. 1998. *Blackness Visible: Essays ON Philosophie and Race*. s.l.:Cornell University Press.

- Mills, Charles W. 2003. *“Heart” Attack: a critique of Jorge Garcia’s volitional conception of racism*. The Journal of Ethic, Volume 7, pp. 29-62.
- Mills, Charles W. 2008. *Racial Liberalism*. Modern Language Association, 123(5), pp. 1380-1397.
- Mills, Charles W. 2010. *Caribbean Reality: Race, Class and Social Domination*. s.l.:EBSCO Publishing : eBook Collection.
- Mills, Charles W. 2013. *Notes from the resistance: some comments on Sally*. Springer Science+Business Media Dordrecht , pp. 85-97.
- Mills, Charles W. 2015. *The Racial Contract revisited: still unbroken after all these years*. Politics, Groups, and Identities, 3(3), pp. 541-557.
- Mills, Charles W. 2017. *Black Rights/White Wrongs: The Critique of Racial Liberalism*. s.l.:Oxford University Press.
- Mills, Charles W. 2018. *Justice Raciale*. Aristotelian society, 92(1), pp. 69-89.
- Mills, Charles W. 2020. *The chronopolitics of racial time*. Time & Society, 29(2), pp. 297-317.
- Mills, Charles W. 2023. *Le contrat racial*. (Trad. Aly Ndiaye). Montréal : Mémoire d’encrier.
- Brun, Solène. C. C., 2022. *Charles Mills et l'épistémologie de l'ignorance*. Marronages, Les questions raciales au crible des sciences sociales, 1(1), pp. 94-95.
- Brun, Solène. P. S., 2022. « Ceci n’est pas du racisme » : *Controverses publiques et scientifiques dans la qualification du racisme*. Mouvements, Issue 2, pp. 20-38.
- Spencer, Q. 2018. *“Racial realism II: Are folk races real?”*. Philosophy Compass, pp. 1-16.
- Spencer, Q. 2018. *Racial realism I: Are biological races real?*. Philosophy Compass, 6 Juin.pp. 1-13.
- Taguieff, P.-A. 2016. *Face au racisme, à quoi sert le savoir?*. Le Débat, 5(192), pp. 173-187.
- Zack, N. 2010. *The Fluid Symbol of Mixed Race*. Hypatia, 25(4), pp. 875-890.
- Zucker, A. 2006. *La physiognomonie antique et le langage animal du corps*. [En ligne] Available at: <https://journals.openedition.org/rursus/58> [Accès Janvier 2012].